

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

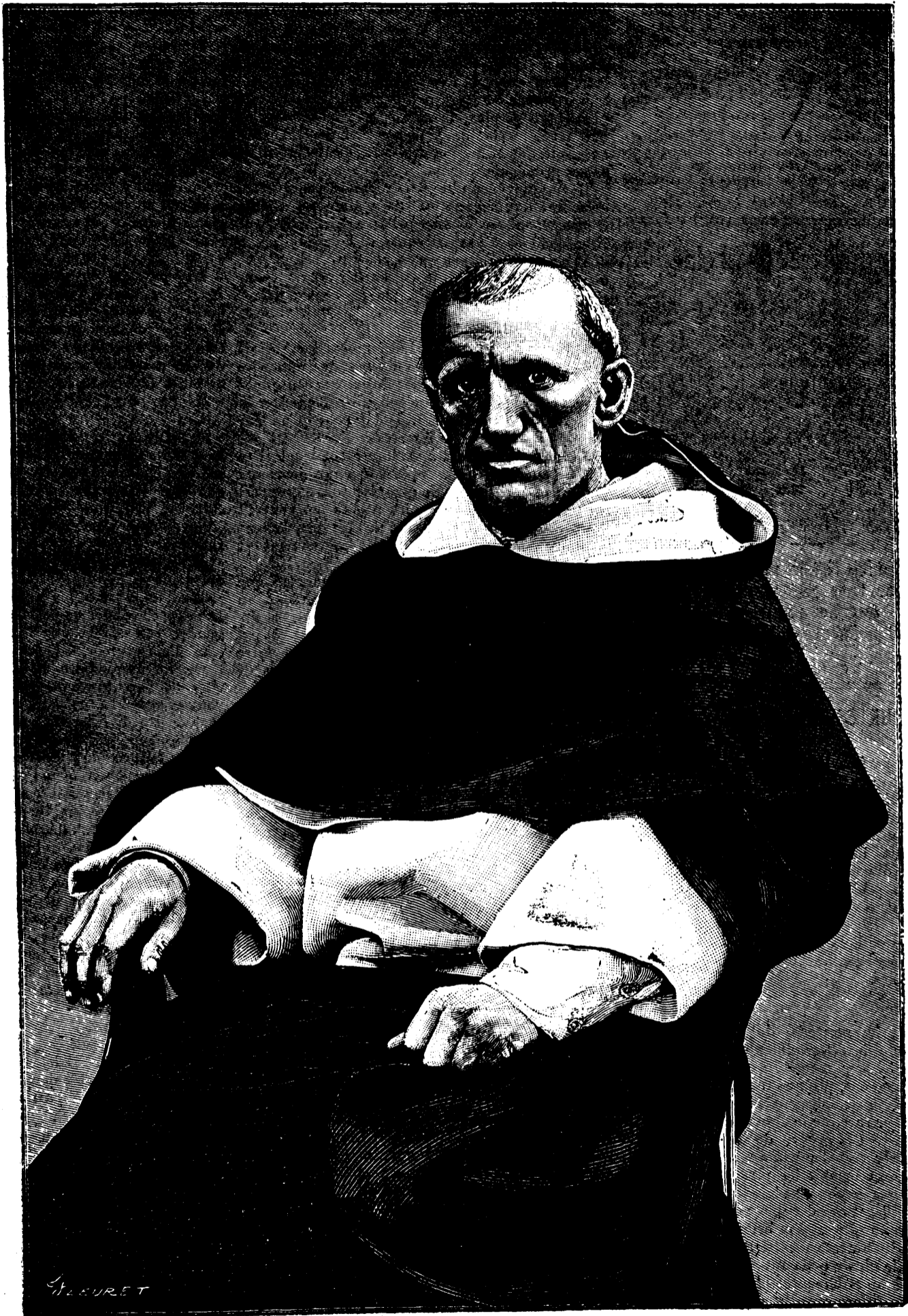
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNÉE, No 394 - SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE RÉVÉREND PÈRE ANDRÉ FRUHWIRTH
NOUVEAU GÉNÉRAL DES DOMINICAINS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Fumisteries télégraphiques, par Rémi Tremblay. —En justice—Poésie : "Feuilles volantes," par Louis Tesson.—Chronique du golfe, par Simon Bolivar.—Nouvelle canadienne : Trop sage pour sa belle (avec gravure), par Jules Saint-Elme.—Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.—Poésie : Novembre, par Hector Meunier.—Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, par Elice.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Si j'étais riche, par Marie-Louise.—Le R. P. Fruhwirth.—Le problème des chameaux, par Jules Lefebvre.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portrait du Rév. Père André Fruhwirth, nouveau général des Dominicains.—La justice sur les frontières mexicaines : Arrestation et procès de voleurs de chevaux.—Musique (chanson) : Aux cerises prochaines.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ."

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

FUMISTERIES TELEGRAPHIQUES

Lisez vous parfois les dépêches télégraphiques publiées par les journaux quotidiens ?

Si ce divertissement à la mode vous inspire peu d'enthousiasme, je ne saurais trop vous en blâmer. Le fait est que si je n'étais pas forcé par état à rechercher cette incomparable distraction, il m'arriverait très souvent de me priver des jouissances intellectuelles qu'elle procure.

Et pourtant, ces dépêches sont parfois d'un casse achevé. Il est vrai que ce n'est pas la faute des pourvoyeurs de la presse associée qui, rendons leur ce témoignage, ne l'ont jamais fait exprès pour être drôles.

*** Toutes les nouvelles du dehors qui nous viennent par voie télégraphique sont de source anglaise. Elles sont recueillies et rédigées par des scribes anglo saxons, presque toujours très jeunes et très naïfs, invariablement imbus de tous les préjugés de leur race, ne doutant de rien, croyant remarquer partout la preuve de la supériorité de leurs congénères, tranchant imperturbablement les questions internationales les plus épineuses, décidant du sort des empires, ne laissant jamais passer une occasion d'accommoder une nouvelle de façon à donner le beau rôle au lion britannique, tout en représentant les autres carnassiers emblématiques sous l'aspect le plus repoussant.

Destinées à un public anglophone, car nos quelques journaux franco-canadiens qui les reçoivent ne comptent guère dans le nombre et doivent les accepter telles quelles ou les refuser en bloc, elles fourmillent de détails, insignifiants pour nous, palpitants d'intérêt pour l'anglomane anglicisant.

C'est ainsi qu'une partie de pugilat, une course à la rame, un tournoi de balle, de ballon ou de Lacrosse, tous événements de premier ordre dans l'esprit de nos vendeurs de nouvelles à tant la brassée, encombrant les colonnes de nos confrères de langue anglaise.

*** L'art de se pocher les yeux conformément à certaines règles passablement arbitraires, de s'assommer à coups de Lacrosse, de s'enfoncer les côtes en jouant au *foot ball*, a sans doute fait d'immenses progrès depuis que les télégraphistes rivalisent à qui lui fera le plus de réclame.

Je veux bien croire que plus un peuple compte d'estropiés plus il est fort physiquement, mais enfin tout le monde n'est pas de cet avis, et le lecteur canadien-français, par exemple, accueillerait peut être avec plus d'émotion certaines nouvelles que la télégraphie de la presse associée lui cache avec soin, de crainte de froisser les susceptibilités de ses principaux clients.

Remarquez bien que je ne reproche pas à cette encombrante association de traiter ses clients franco-canadiens comme s'ils n'existaient pas. Nous sommes si peu exigeants, si bien habitués à nous contenter du peu qu'on nous jette en pâture, que des personnes bien intentionnées peuvent, sans parti pris, oublier jusqu'au fait que nous existons.

*** Si je n'approuve pas entièrement les Anglais lorsqu'ils exigent qu'on leur serve des nouvelles plus consolantes à leur point de vue que conformes à la vérité, je ne puis m'empêcher d'admirer la tenacité avec laquelle ils insistent pour qu'on leur parle de tout ce qui les intéresse.

Je tenais seulement à expliquer comment il se fait que les dépêches expédiées à nos journaux quotidiens offrent peu de garantie sous le rapport de la vérité ; que leur authenticité est souvent douteuse ; que leur partialité ne l'est pas du tout et que le peu d'originalité qu'elles contiennent est tout à fait inconscient.

Depuis quelques semaines, j'ai remarqué que deux journaux, *La Presse* et *La Patrie*, ont, en deux cas distincts, vertement relevé certaines absurdités transmises par le télégraphe. Ce n'est pas trop tôt, et cela vaut beaucoup mieux que de se borner à traduire littéralement des masses de prose indigeste, après en avoir élagué les dépêches qui renferment les bourdes les plus grossières.

*** Parmi les spirituels correspondants de la presse associée, nous avons le *monsieur* qui prend la peine de nous télégraphier de Londres que le pugiliste Slavin a été condamné à \$145 d'amende pour simple ivresse. J'avoue que cette catastrophe me laisse froid.

Ce dénicheur de nouvelles est d'un type très répandu, si j'en juge par le grand nombre de dépêches anodines qui nous viennent de New-York, Boston, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, où des légions de ses congénères se sont improvisés historiographes de chiens écrasés, nécrologistes de chats assassinés et biographistes de pugilistes démantibulés.

*** On a vu parfois certains télégraphistes s'armer du fouet de la satire et faire résonner le fil électrique sous leurs sarcasmes mordants. Témoin ce jeune gâteux du Détroit qui, tout récemment, parlant dans un télégramme d'un certain nombre de Yankees, de Canadiens et de Chinois, disait les blancs en parlant des premiers, donnant spirituellement à entendre que les Canadiens n'appartiennent pas à la race blanche.

Ce qu'on a ri !

D'ordinaire, les télégraphistes se montrent pourtant assez antipathiques aux Canadiens-Français sans que le scribe chargé de livrer la dépêche à l'imprimeur éprouve le besoin d'ajouter une sottise de son cru : c'est cependant ce qui arrive.

Ainsi, on voyait ces jours derniers s'étaler en titre flamboyant, au sommet d'une colonne de dépêches de New York, dans un grand journal anglais de cette ville, les mots suivants : "*French*

Canadians an Easy Prey. Les Canadiens Français sont une proie facile."

Il s'agissait d'un Yankee qui avait écoulé de faux billets du trésor des Etats Unis en les vendant à des complices aussi gobeurs que naïfs. Vous lisiez la dépêche et vous constataiez que le titre était aussi faux que les billets en question. Pas un seul Canadien-Français n'avait donné dans le panneau, bien qu'on eût inutilement tenté d'en entraîner plusieurs dans cette galère déjà encombrée de galériens ayant la grâce d'état.

On avait mieux réussi auprès des co-nationaux du calomniateur dont les noms bien anglais ornaient la liste des coupables.

Le scribe en question mérite d'être télégraphiste de la presse associée et je suis porté à croire qu'il a dû débiter par là.

Le fanatisme bête de tous ces brocanteurs de canards faisandés les pousse continuellement à fabriquer des mensonges qui, grâce à la crédulité de leurs lecteurs, peuvent parfois avoir les conséquences les plus graves.

Le moindre mal qui puisse en résulter, lorsqu'ils sont pris au sérieux, c'est la position ridicule des gouvernements qui s'emballent sur la foi de pareils racontars. Nous en avons eu un exemple tout récent.

Les matelots du navire de guerre américain *Baltimore* étant à Valparaiso, Chili, se prirent de querelle avec des Chiliens à la suite d'une orgie. Il est permis de supposer que tous les torts n'étaient pas du côté des Chiliens, mais même en ce dernier cas, il n'y avait pas là matière à échange de notes diplomatiques.

*** Les Anglo-Américains ont conservé toute la superbe arrogance de leurs aînés, ce mépris absolu des étrangers et cette forfanterie agressive que leurs nombreux journaux ont soigneusement cultivée. Le frère Jonathan est tout aussi irascible et tout aussi mauvais coucheur que John Bull.

Il est probable que les matelots du *Baltimore* ont voulu régenter les Chiliens. Ils se sont fait rosser d'importance. Là dessus grand brouhaha. Les dépêches ne nous parlaient plus que des sanglantes représailles que le gouvernement américain allait exercer.

On ne devait faire du Chili qu'une seule bouchée. L'importance de la bagarre était excessivement exagérée. Pas moins de quarante marins y avaient perdu la vie. On les avait fait périr dans des supplices atroces.

Tous les journaux américains entonnèrent leur chant de guerre et quand on eut bien tartariné, brutalement demandé réparation au Chili, prononcé maints discours incendiaires et fait un tapage à tout casser, on découvrit qu'il n'y avait eu ni meurtre, ni assassinat, ni insulte au drapeau américain ; qu'au contraire c'était au Chili à se plaindre de la conduite d'Egan, le ministre américain, et que le gouvernement chilien ne se laisserait pas intimider par les menaces.

Puis, tout rentra dans l'ordre. Les journaux avaient eu de la copie à sensation ; on avait failli allumer une guerre injuste, les autorités américaines s'étaient couvertes de ridicule et le tour était joué.

*** Une veste diplomatique de même étoffe vient d'être rapportée de Suisse par l'Angleterre. Madame Burke, une particulière assez mal notée chez les siens, partageait l'opinion trop répandue parmi ses compatriotes qu'au moindre rugissement du lion britannique tout genou doit fléchir, même dans une république aussi fière de sa liberté que la patrie de Guillaume Tell.

Fort de cette conviction, elle entreprit de rosser le personnel d'une hôtellerie où elle était descendue.

Intervention de la gendarmerie, emprisonnement de la belliqueuse fille d'Albion, intervention du consul anglais, enquête sur le prétendu affront que le vieux drapeau avait reçu dans la personne de Mme Burke, immense branle-bas télégraphique, et finalement manifeste du Conseil fédéral suisse qui, en termes courtois, a su donner une leçon de

savoir-vivre aux autorités britanniques, tel a été le bilan de cette sottise équipée.

C'est qu'il n'est pas prudent pour un peuple de toujours décider d'avance que les siens ont raison envers et contre tous.

Les autres nations savent cela, et on ne les surprend pas à commettre de ces bévues grotesques.

Si les races anglo-saxonnes donnent toujours tête baissée dans ce travers, cela est dû à l'exagération d'un sentiment très louable au fond, à cet admirable esprit de corps qui les distingue et les porte à pousser jusqu'à la charge l'instinct de la solidarité nationale.

C'est à cette disposition particulière du caractère anglo-saxon que nous devons toutes les nouvelles fantaisistes qui nous sont livrées par un service de télégraphie exclusivement anglais.

Quant à nous, Canadiens-Français, au lieu de pêcher par excès de zèle national, nous tombons dans l'extrême opposé, ce qui ne vaut certainement pas mieux.

* * Il y a quelques semaines, l'un de nos nombreux théâtres offrait le spectacle de deux hercules plus souples que Louis Cyr et presque aussi forts. Chaque soir on lançait un défi à Cyr, qu'on savait absent et qui, revenu de son voyage, est allé se mesurer avec les deux souleveurs d'haltères. Deux ou trois séances furent occupées à discuter sur la manière de procéder, Cyr avouant qu'il lui était impossible de faire certains tours de force exécutés par MM. Sandow et Cyclops, mais offrant de lever le poids le plus lourd.

La presse anglaise se passionna pour Cyclops et Sandow, parce qu'elle les croyait anglais. Les spectateurs anglais du Lyceum suivirent son exemple, le télégraphe annonça même qu'ils avaient vaincu Cyr, ce qui était faux, comme bien l'on pense.

Aujourd'hui même, une foule de personnes les considèrent comme les soutiens de l'honneur des muscles britanniques.

Eh ! bien, ces deux athlètes sont tout simplement des Canadiens-Français qui, sans la moindre protestation, se laissent affubler de noms anglais et qui s'esquintent pour la plus grande gloire de ceux qui paient leurs services. C'est du moins ce que m'assure un homme digne de foi qui prétend les bien connaître l'un et l'autre.

* * Les Canadiens-Français n'ont pas cru devoir s'emballer et ils ont bien fait. Qu'il y ait des hommes forts chez nous comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, cela est assez naturel et ce n'est pas une raison pour perdre la tête.

D'ailleurs les peuples décadents sont les seuls qui éprouvent une admiration outrée pour la force physique, et nous sommes encore au berceau.

C'est égal, elle sont jolies les nouvelles transmises par le télégraphe !

Remi Tremblay

EN JUSTICE

Pour nos collaborateurs nous tenons à dire : Que le MONDE ILLUSTRÉ, s'étant toujours fait scrupule, lorsqu'il emprunte à l'un de ses confrères un bout de reproduction quelconque, de ne pas retrancher un iota de la signature, d'indiquer même souvent la source, il doit avoir droit de compter sur la même courtoisie.

Un de nos excellents confrères de Bruxelles, Belgique, qui nous fait l'honneur de nous reproduire, voudra bien prendre note de notre amicale remarque et obliger ainsi l'auteur de l'article *Suicide d'une fleur*, spécialement écrit pour notre journal par M. E. Z. Massicotte.

LA RÉDACTION.

"LES FEUILLES VOLANTES"

A M. LOUIS FRÉCHETTE

I

Lasse enfin de porter sa brillante parure,
Une fille aux doux yeux, après l'émoi du bal,
Éparpille en flots d'or sa blonde chevelure
Sur le blanc oreiller de son lit virginal ;

L'arbre penche son front, sur les beaux soirs d'automne,
Livrant sa jeune tête aux baisers frémissants
De la brise amoureuse, et gaiment abandonne
Ses belles feuilles d'or aux caprices des vents.

Ainsi, noble poète, aux pages consolantes,
Aux baisers de la Muse abandonnant ton front,
Tu répands la moisson de tes *Feilles volantes*,
Sur la tête d'un peuple incliné sous ton nom.

Et le vent de la gloire à travers l'Amérique
Balayera gaiment leurs tourbillons épais,
Sur tout le continent, à travers l'Atlantique,
Partout enfin où bat un cœur vraiment français.

II

Mais la vierge s'apprête à de nouvelles fêtes,
Et l'arbre, recueilli sous le froid de l'hiver,
Quand vient de s'achever la saison des tempêtes,
Se revêt de nouveau d'un beau feuillage vert.

Ainsi, dans ton esprit où coule le génie,
Comme une sève ardente en la douce saison,
On verra s'élever un flot de poésie
Et briller au soleil ta riche floraison.

Louis Tessari

CHRONIQUE DU GOLFE

QUI PARLE DE L'AMOUR

Comment ?... parler de l'amour par un temps semblable !... Y songe-t-il ?... Mais a-t-il perdu la tête, le chroniqueur !

Parler de l'amour quand le bocage est sans mystère et sans voix, quand les charmes sont muettes, quand les arbres pâlissent de froid et que les pauvres feuilles sèches jonchent le sol. Parler d'amour et de vie sous un air glacial, une atmosphère de mercure quand, comme un coursier fougueux à la crinière blanche d'écume, le golfe hennit et piaffe sur ses rives frangées de glaçons, quand, en un mot, la nature entière grelotte, toute transie !...

Oui, et les glaciers arctiques, les banquises polaires accompagnés de leur cortège de rigueurs hyperboréennes fussent-elles amoncelés sur ma tête, j'en parlerais encore. Que dis-je ? dût le globe entierse cristalliser de nouveau sous l'action du froid, dussent l'air et les nuages se métamorphoser en frimas, je ne me tairais pas. C'est que, voyez-vous, je suis blindé du triple airain dont parle Horace dans une de ses Odes :

.....aes triplex
Circa pectus erat.

"Je ne comprends pas, me disait une jeune demoiselle de trente et quelques printemps... non, de trente huit automnes bien comptés, je ne comprends pas comment il se fait que les hommes s'occupent d'amour. Ah ! si j'étais homme !..."

Je sentis, à l'audition de ce cynique reproche, le réseau de nerfs qui parcourt ma personne se crispier malgré moi, et j'eus toutes les peines du monde à retenir un juron qui voulait, à tout prix, se frayer un passage à travers mes lèvres closes ; enfin, redevenu maître de moi-même, ce fut le sourire dans les yeux que j'envoyai du fond du cœur à tous les diables les vieilles bourriques incomprises.

Comme si l'homme n'avait pas une âme et comme si l'âme n'était pas faite pour aimer.

L'amour, l'amour, que serait la vie sans l'amour ? Alfred de Musset avait bien raison de dire que c'est

.....le seul bien d'ici-bas.

Naturellement l'homme a besoin d'aimer. Que dis-je, l'amour est inné en lui ; il lui est aussi né-

cessaire que l'air qu'il respire. C'est le mobile de toutes ses actions, le but de toutes ses aspirations, la fin de son existence. Et l'on reproche à l'homme d'aimer !

Quand il est libre, quand il ne redoute aucun regard curieux et n'a pas par conséquent à s'envelopper de mystère, comme il parle bien l'amour ! J'avais, hier, entre les mains une confidence de jeune fille ; (par quel hasard, je l'ignore et ne chercherais pas à l'expliquer). Vous le dirai-je ?... A chaque ligne j'ai pleuré ; que dis-je ? à chaque ligne,—à chaque mot j'ai versé une larme. Je n'en fais pas plus pour les poètes. C'est que chaque syllabe pour ainsi dire était une révélation ; ce n'était pas des mots, c'était le cœur lui-même photographié, c'était le cœur vivant entre les lignes.

Comme il parle l'amour ! Grand Dieu ! comme il parle !

Le cœur ! il faut qu'il aime : c'est plus fort que lui.

S'il a un objet digne de son affection, il s'y attache avec frénésie. La vie alors sort du domaine de la réalité. Ce n'est plus la vie, c'est un rêve enchanté ; et l'âme, fascinée, vole à des hauteurs vertigineuses, bercée par la grandevole de l'illusion idéalisée.

S'il n'en a pas, il s'entichera du premier objet venu : son choix (si choix il y a) se fera au hasard de l'imprévu. Trouvant le peu de perfection de cet objet indigne de lui, il ne le considérera pas dans le détail, il ne le regardera même pas dans la réalité, mais prenant quelques qualités saillantes il en créera un être nouveau auquel il rapportera le bon côté de chaque chose. Son idole élevée il se prosternera devant elle et baisera ses pieds d'argile.

Le cœur, le cœur, il ne peut pas ne pas aimer ! C'est plus fort que la volonté, plus fort que la raison et souvent, hélas ! beaucoup trop souvent : plus fort que le devoir.

Mon pauvre cœur ! c'est un vrai modèle d'inconstance. Il passe d'une impression, d'une sensation à une autre avec une rapidité inouïe, pour ne pas dire décourageante.

Quel est, pensez-vous, l'objet de ses préoccupations, de ce temps-ci ?

Sans doute, vous vous figurez une gentille brunette à physionomie animée, lèvres vermeilles et œil tout d'une flamme ?

Détrompez-vous, j'aime... j'aime... je n'ose, j'ai presque honte, de le dire : j'aime... mon chien !

Holà ! Silence, chroniqueur. Pas de blasphème. Ne prostitue pas l'amour ! L'amour est une création divine ; il faut respecter l'œuvre de Dieu.

Et le chien, lui, est-ce une invention diabolique ? Ah ! ah ! je vous y tiens, n'est-ce pas ? Aussi, ne vois-je aucune prostitution d'amour à s'attacher à une œuvre quelconque de Dieu.

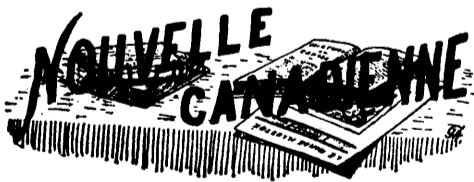
Sans doute, sans aucun doute, quand il s'agit de préférer la créature au Créateur,—ce qui est tous les jours une profanation,—plus la créature, à laquelle dans son indignité l'homme s'attache, est basse dans la hiérarchie des êtres créés, plus l'offense est grande, plus la faute est impardonnable envers le Créateur. Mais est-ce nécessaire d'ajouter que tel n'est point ici le cas.

J'avais promis de vous parler de l'amour—et non pas d'amour ; il y a quelque différence ;—je l'ai fait. Arrêtés sous le portique du temple nous avons jassé un moment, admirant l'originalité vraie de l'architecture extérieure, sa hardiesse et ses bizarres caprices. Je laisse à d'autres le soin de vous faire pénétrer dans l'édifice et de vous en faire admirer les radiantes beautés. Si quelqu'un même, poussé par un désir bien légitime, aimait à pousser ses investigations jusque dans le saint des saints, nous le confions aux mains des initiés, persuadés que les prêtres du sanctuaire sont toujours disposés à bien accueillir tout nouvel adepte.

Simon Polivar



[Des promesses.... je n'en ai jamais fait de promesses.—Page 369, col. 3



TROP SAGE POUR SA BELLE

A M^{lle} ADA MARIA B....

Même lorsqu'il n'était encore qu'un modeste écolier, bien avant les humanités et la rhétorique, Arthur Lambridor s'était montré toujours d'un caractère sérieux, de l'aveu de tous ceux qui le connaissent, bien en avance sur son âge. Si bien qu'étant encore sur les bancs de l'école primaire de son village, il avait été nommé le philosophe par des camarades moqueurs.

Sa petite philosophie précoce n'empêchait pas, toutefois, notre jeune héros d'être un amoureux

platonique, de la plus belle venue. Elle l'y aidait peut-être bien un peu. Quoi qu'il en soit, les flammes de son cœur s'étaient avivées avec non moins de rapidité que se développait la sagesse de son esprit. Toute cette folle passion et cet emportement que les jeunes garçons de huit, dix ou douze ans mettent à jouer, d'ordinaire, Arthur l'avait comprimée dans son grand sens philosophique et condensée en sa manie à lui, celle de faire des mamours aux petites donzelles les plus gentilles de ses connaissances. Mais des mamours inoffensives, là, tout à fait inoffensives. Histoire de reposer sa tête en déliant les fibres de son cœur, tout comme ses jeunes condisciples exerçaient les muscles de leurs jambes.

A dix ans, le petit Lambridor était déjà connu pour un galantin, dans le monde des enfants où il vivait. A treize ans, alors qu'il venait de commencer ses études classiques dans une des grandes institutions de Montréal, aux beaux jours des vacances, il risquait déjà un bont de cour, en catimini, aux plus tendres jouvencelles de sa paroisse. Et celles-ci, de petites *grandes filles*, qui avaient bien

hâte de laisser les robes courtes, traitaient aussi M. Arthur en grand garçon. C'était un jeune étudiant, quoi ; dix mois absent, et des manières de ville, au retour, avec tirades latines par-dessus le marché,—à tout propos et hors de propos. Cependant, le jeune amoureux était toujours le petit philosophe, et ses airs entendus servant de cadre à toutes ses attentions galantes n'étaient pas pour rien qu'un peu dans le respect qu'il inspirait aux fraîches demoiselles.

Quand il eut quinze années révolues, M. Arthur Lambridor, élève de cinquième au collège de M..., jeune homme de talents, très posé, annonçant bien pour l'avenir, était admis par les mamans à faire sa cour à ciel ouvert. Sa famille, connaissant les goûts du sujet, ne l'inquiétait pas dans ses assiduités prématurées, et se disait : "C'est sa façon de se divertir, il pourrait faire pis."

Nonobstant ses discours sérieux, ses airs réfléchis, toutes choses qui n'ont pas le don de plaire, le plus souvent, aux fillettes qui commencent à être des jeunes filles, Arthur était à un tel point ce qu'elles appellent un homme de salon, poli, ave

nant, empressé, savant complimenteur, obligeant, etc., qu'elles se disputaient ses attentions. Lui, dont la philosophie précoce n'avait pourtant pas encore approfondi le vide des frivoles amours, se prêta d'abord à ce jeu, assez volontiers. Il eut, de ce chef, deux ou trois liaisons successives, lorsqu'il n'avait même pas encore terminé le cours de ses études.

On sait avec quelle rapidité ces attachements disparaissent, qui sont nés d'un caprice de jeunesse, d'un caprice de passion, et s'évanouissent tout d'un coup, sans éclat.

Lorsqu'Arthur eut fait ses classes de philosophie, il avait atteint sa dix-neuvième année. Développé par le sérieux de ces dernières études, son caractère réfléchi s'accrut davantage. Devenu positif en amour, comme en tout, du reste, après qu'il eut obtenu d'emblée ses diplômes et commencé ses études de droit, il résolut de fixer son cœur. C'était, dans son idée, un moyen sûr de rasséner ses passions naissantes, en même temps que de donner un but à ses aspirations et à ses travaux.

La femme qui allait entrer dans sa vie, à si noble titre, fut cependant bien vite trouvée. Peut-être même y mit-il de l'imprévoyance ? Quoi qu'il en soit, il y allait avec tant de bonne foi que l'on ne saurait le lui reprocher.

Tout comme bien d'autres, Arthur Lambridor avait dans son histoire une petite cousine. C'avait d'abord été une liaison d'enfance, lorsqu'il avait quinze ans et elle quatorze à peine : on n'y attachait point d'importance. Néanmoins, l'intimité grandissait à mesure que les jeunes gens se voyaient davantage, à chaque année ; car la cousine demeurait bien loin de la campagne où vivait Arthur, dans la ville capitale du Canada. Puis, tout en badinant, les mères s'étaient dit : « Nous ferons un mariage, pourtant. » Elles le répétaient même : si bien qu'à force de se l'entendre redire, Arthur et sa cousine s'étaient laissé convaincre. L'entraînement, naturel à cet âge, aidant, leur attachement mutuel était devenu très sérieux. Voilà comme il se trouva que l'étudiant en droit tout frais éclos, décidé à faire enfin un amour pour tout de bon, jeta les yeux sur sa cousine.

A vrai dire, il n'était pas sans excuse, notre ami Arthur, car c'était une fort jolie personne que mademoiselle Clarisse Daulon, dans toute la fraîcheur de ses dix-huit ans. Brune au teint clair, aux grands yeux noirs étincelants, à la bouche exquise, aux cheveux soyeux et abondants, aux blanches mains effilées, à la gorge ronde et gracieuse, aux pieds de marquise ; avec cela, d'un naturel très doux et compatissant, d'une intelligence distinguée, un peu rêveuse, un peu poète. Seulement, ce qui eût dû paraître incompatible avec le tempérament d'Arthur, elle avait le défaut de ses qualités : caractère léger, rebelle à toute considération sérieuse, se refusant à connaître plus loin que le dessus des choses.

Malgré tout, Arthur s'était dit : « L'amour est un grand médecin ; pour m'être agréable, Clarisse modifiera son caractère. » Il avait compté, l'enthousiaste amoureux, sans l'habitude, qui est une seconde nature, plus difficile à réformer, peut être, que la première.

Agréé sans peine par la jeune fille, et même tacitement, par la famille, à l'exclusion d'un rival moins heureux, devant lequel, tout-fois, il avait généreusement offert de se retirer, Arthur commença, d'ores et déjà à naviguer sur l'océan tranquille des amours vraies, ce qui devait le conduire infailliblement, pensait-il, au port ensoleillé de l'hyménée.

Au sein d'une intime liaison, depuis longtemps établie et favorisée par un stage de quelques mois que fit Arthur dans la capitale, les confidences et épanchements ne tardèrent point à éclore. On vivait déjà comme des amoureux d'antan. *Je t'aime, tu m'as aimé, nous nous aimerons* : chacun des temps de ce verbe sans pareil qui a été redit aux échos de tous les siècles, et doit l'être à jamais, fut conjugué tour à tour par nos tendres tourtereaux. Ils préluèrent ainsi à un bonheur conjugal plus définitif. Ils se promettaient que cela allait durer toujours !

Cependant, un point noir restait encore dans le firmament bleu de leurs douces relations. Arthur, qui s'était dit, dans la conviction profonde de son

amour : je saurai bien mettre ma Clarisse d'accord avec mon caractère, prenait au sérieux son rôle d'éducateur. Et dans son désir du succès, il trouvait une élève passablement réfractaire à ses leçons, qu'il faisait pourtant douces au possible. Dès l'abord, la force de l'amour les avait fait accepter sans mot dire, puis, la familiarité venue, on se montrait moins docile, bientôt on se laissa paraître ennuyé, et finalement, toute gêne disparaissant, l'élève devint indocile tout à fait.

Le jeune étudiant en droit, fort de ses principes, imbu d'idées relevées et généreuses, ne l'entendait point de cette oreille ; il insista. La raison reprenant ses droits contre le cœur, un instant affolé, il posa à sa cousine, comme condition *sine qua non* du sérieux de leurs amours, celle de faire tout en son pouvoir pour devenir une femme solidement chrétienne, une femme forte selon l'Écriture. Dans sa loyale franchise, il alla jusqu'à se permettre de lui citer, de lui proposer même, comme programme, les belles paroles qu'a prononcées sur ce sujet, naguère, l'illustre Montabré, dans sa conférence splendide sur le mariage chrétien. « Au jeune homme qui a su se conserver tout entier et garder pour une fête unique la fleur immaculée de son amour, Dieu se réserve de donner l'épouse qui lui convient, la femme prudente et bonne qui doit le récompenser de sa foi et de ses vertus, celle qui se sera préparée aussi, non pas dans les vains désirs d'une âme légère qui rêve l'indépendance et l'éternité du plaisir, mais dans le recueillement, la prière, la religieuse attente de la bonne volonté du Seigneur. . . . Avant la fortune que l'adversité renverse, avant les grâces trompeuses et la vaine beauté que le temps flétrit, le chrétien veut la vertu. Celle qui répondra à ses nobles désirs c'est la femme forte que les trésors les plus précieux ne sauraient payer, et qui peut recevoir dans un cœur ferme la confiance d'un cœur viril ; c'est la femme sage qui édifie sa maison ; c'est la femme diligente qui est la couronne de son mari ; c'est la femme laborieuse qui ne mange que le pain qu'elle a gagné ; c'est la femme douce qui remplit de joie le cœur de son époux et double le nombre de ses années ; c'est la femme simple qui méprise l'appât ridicule de sa personne, la surcharge d'ornements et le culte exagéré du vêtement ; c'est la femme aimante, prudente, chaste, sobre, soigneuse, bénigne, soumise, qui non seulement ne donne jamais lieu de blasphémer la sainte parole de Dieu, mais jamais lieu de douter de son adorable bonté. Quand le chrétien l'a rencontrée, il s'écrie : O épouse de mon âme, d'autres filles, et beaucoup, ont amassé des richesses, mais toi tu les surpasses toutes. Et comme il est heureux de la voir si belle, de la véritable beauté, elle est heureuse de pouvoir aimer en lui un sage qui a gardé pour son épouse tous les trésors de sa vie immaculée, un fort qui saura protéger sa faiblesse, un véritable enfant de Dieu qui sera le plus aimable des maîtres et le plus tendre des amis. Ils se conviennent, ils s'aiment, ils unissent leurs mains et leurs cœurs purifiés par la grâce et offrent, avec le même religieux respect, le consentement qui les enchaîne à jamais l'un à l'autre, dans le Christ adoré dont ils attendent la bénédiction ! »

Un pareil ultimatum, contrecarrant si ouvertement les principes ou plutôt l'absence de principes de la volage Clarisse, c'était la guerre à courte échéance ; elle éclata, en effet, sourde d'abord, mais bientôt ouvertement. La petite mondaine n'eut pas la force de sacrifier à son amour qu'elle-même proclamait « immense et éternel », quelques fantaisies de villes et autres défauts mignons, selon que le demandait son tendre amant d'hier redevenu *cet exigeant cousin*. Elle ne cacha pas son dépit, et fit bien comprendre à ce pauvre désillusionné d'Arthur qu'elle entendait être elle-même, que c'était à prendre ou à laisser. On ne s'arrête pas en si beau chemin : malgré l'amour pour son cousin, dont son cœur était plein, en réalité, elle se risqua à rappeler le nom du rival récemment éconduit. Elle fit plus, et le malheureux dut conclure qu'il n'était point le seul aimé.

La fierté du jeune homme, sa bonne foi méprisée et trompée, ses espérances déçues lui traçaient la conduite à suivre. En matière aussi grave, toutefois—ils s'étaient réciproquement fait des pro-

messes—Arthur ne voulut rien précipiter et patienta longtemps.

Dans l'intervalle, il avait quitté la ville capitale et était retourné vers son pays. Un jour, il y revint, et trouva Clarisse, cette fois, tout à fait changée. De l'amoureuse de jadis il ne restait qu'une ombre, des amours enchantées qu'un pâle souvenir.

Ce jour-là, ils étaient allés faire, tous deux, une promenade à pied. Ils suivaient cette sente ombreuse et sans pareille qui s'accroche, sinuose, aux flancs du promontoire où se dressent les bâtisses du parlement fédéral : *Le chemin des amoureux*, le bien nommé. La promenade était déserte, et nos deux jeunes gens, échangeant des propos banaux sur les derniers événements mondains, sur le panorama, splendide à cet endroit, se trouvaient seuls à la suivre. A moitié chemin, Clarisse s'était assise, tout à coup, sur un banc de pierre, et, doublement perdue dans l'ombre d'un large parasol et des grands arbres feuillus qui se penchaient curieusement au-dessus de sa tête, elle semblait vouloir rêver. Mais Arthur songeait à bien autre chose, lui qui, depuis de longues minutes, cherchait à faire naître les explications dont son âme honnête avait besoin, avant que de reprendre sa foi à celle qui, décidément, n'en avait cure.

— Eh bien, *ma cousine*, interrogea-t-il, soudain — depuis longtemps, il ne s'était pas servi, avec elle, de ce qualificatif indifférent — seriez-vous prête à redire, aujourd'hui les promesses que vous me fîtes, l'an dernier, à ce même endroit-ci ?

Ainsi arraché à son apparente rêverie, et levant vers son interlocuteur de grands yeux ombragés de dépit, pendant qu'elle laissait glisser à ses pieds son ombrelle tout ouverte :

— Des promesses . . . je n'ai point fait de promesses, reprit-elle, vivement. Puis se ravissant : *J'ai réfléchi*, Arthur, dit elle, depuis notre dernière rencontre ; je crois que je ne vous ai jamais aimé autrement que *en cousine* . . .

— De sorte que, si je comprends bien, vous êtes loin de vouloir accepter les conditions que je vous posais alors ?

— Je refuse, en effet : nous ne serons plus que *des cousins*, il me semble que c'est mieux comme cela.

— Ainsi, voilà qui est bien entendu, c'est à jamais fini entre nous de toute question d'amour ? Le sang froid et la fierté du jeune philosophe reprenaient leur empire, dominant la rage qui grondait sous les parois de sa poitrine.

Sur ces propos, la hautaine Clarisse baissa la tête, sans répondre : son amour réel pour Arthur parlait plus haut que sa légèreté, plus haut que son orgueil. Pourtant, elle n'eut pas le courage de dire franchement sa pensée, lorsque seul un loyal aveu eût sauvé la situation. C'est le chatiment des âmes longtemps dissimulées de ne pouvoir s'épanouir même sous les chauds rayons d'un amour pur, ce soleil de bonheur !

Après une telle explication, la promenade ne pouvait guère se continuer, on l'abrégea ; et ce reste fut encore bien triste et monotone. De retour chez sa cousine, Arthur se montra froid et réservé, comme un cousin bien convenable ; Clarisse fut guindée et grincheuse comme lorsque la conscience est en proie au remords. Quelques heures plus tard, le train qui fuyait loin de la capitale emportait ce cousin chéri de son cœur et abusé par sa vanité. Arthur n'avait pas voulu, malgré les pressantes invitations de sa cousine et celles de la famille, promettre de revenir. Car, pour lui, promettre et tenir ne font qu'un, et il avait son dessein arrêté. Clarisse ne l'a jamais revu ; et pendant de longs mois elle a vainement soupiré après une lettre qui vint lui parler de retour . . .

Depuis, Arthur a su qu'elle se console d'un amour véritable et profond, volontairement noyé par elle dans les flots de sa coquetterie, au moyen d'un semblant d'amour qu'elle prodigue, afin de se faire faire une cour à son goût, au rival d'autrefois. C'est le même dont, un jour, elle disait à son cousin : *lui*, tout au plus si je l'estime, c'est toi seul que j'adopte ! — je ne sais pas si elle n'avait point prononcé *j'adore*.

Du fond du cœur le brave Arthur souhaite

qu'ils puissent mieux se convenir à présent puisque, s'il faut en croire la commune renommée.

" On annoncera, dimanche,
" Le mariage prochain....

Quant à lui-même, Arthur, qui ne peut vivre sans une affection pure et forte où il aille souvent retremper son âme et ragailardir son cœur, s'est réfugié dans un nouvel amour. Il croit avoir bien trouvé, cette fois, la perle de femme immortalisée par Montsabré, la femme selon le cœur de Dieu, que sa Providence donne au chrétien fidèle qui sait espérer et être digne. Souhaitons lui qu'il ne se soit point trompé, car, là encore, notre jeune ami y va en toute bonne foi. Jusqu'ici, paraît-il, sa liaison nouvelle ne lui a valu que du bonheur, et du plus exquis. Nous voulons bien y voir, avec lui, les prémices d'une félicité parfaite, telle qu'il croit devoir s'en promettre dans un hymen cher à son cœur, et qu'il rêve déjà pour un avenir plus ou moins rapproché !

La morale de cette quasi véridique histoire c'est qu'il faut un amour bien ferme pour vaincre la coquetterie enracinée ; c'est encore que le bonheur vrai d'aimer et d'être aimé n'est accessible qu'aux cœurs loyaux sachant le comprendre et l'apprécier !

Elles Saint-Elme

4^{me} CENIENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

(Voir gravure, page 472)

La maison de l'Amiral à Ciudad Antigua, aujourd'hui Santo-Domingo, capitale de la République dominicaine — La maison dite de l'Amiral a été construite par Diego Colomb, fils aîné de Christophe Colomb.

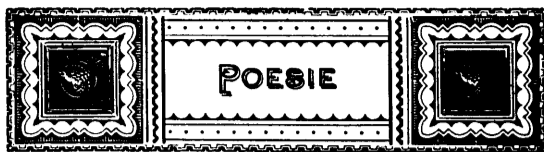
Ce gigantesque édifice donne une haute idée de la solidité et de la grandeur des édifices du Santo Domingo du XVI^e siècle. En 1801 l'on pouvait encore voir sa galerie supérieure presque intacte, tandis qu'actuellement il ne reste plus trace d'ornements, c'est à peine si aux extrémités l'on distingue encore une partie de la galerie. Aujourd'hui, cela est triste à dire, le berceau des enfants de Christophe Colomb, le palais des vice rois du Nouveau-Monde, sert de dépôt d'immondices !

L'édifice, entièrement construit en pierres superposées, sans aucun ciment, s'élève sur une hauteur : il est entouré de créneaux et du côté de la ville débouche un étroit passage qui donne accès à la muraille qui regarde le nord. C'est également là que s'arrête la route appelée *Sentier de l'Amiral* qui commence à peu de distance du palais, du côté ouest et débouche dans la rue Atarazana au commencement de la descente de la côte. Le terrain réduit, compris entre le palais et le sentier et deux ou trois ruelles, est couvert de misérables demeures habitées par de pauvres gens.

Du côté du fleuve se détachent les deux masses principales, ou tours quadrangulaires, entre lesquelles se trouvait la galerie. Dans l'angle de gauche, en regardant le fleuve, s'élève une petite tourelle où se trouvait un escalier tournant dont quelques marches servent encore pour monter sur le faite. De tous côtés se trouvent de nombreuses fenêtres, dont quelques-unes très ornées. Très peu de portes. Quant à la toiture, on peut encore voir quelques-uns des socles sur lesquels elle s'appuyait.

NOUVELLE BANQUE D'ÉPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert, comme nos lecteurs le savent, un département d'Épargnes, dans la succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de sa rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de "une piastre" en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.



NOVEMBRE

Voici le froid, voici l'automne
Les vents, la pluie et les brouillards ;
La terre qui se découvrone ;
Le ciel qui se voile aux regards.

Voici la saison monotone
Des sombres nuits, des jours blafards ;
Voici l'âtre en feu qui bourdonne ;
Sous nos toits tremblent les vieillards !

Voici la fête que l'église
Dans sa tristesse solennise
En mémoire des trépassés.

Tout tombe, tout meurt, tout s'efface....
Autour de nous, lorsque tout passe
Pensons à ceux qui sont passés.

HECTOR MEUNIER.

UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE ET CHAQUE CHOSE A SA PLACE

La tâche la plus difficile quand on est jeune, est bien celle de remettre les choses à leur place. Ma bonne grand-mère disait toujours qu'elle se sentait pleine d'indulgence pour les jeunes filles, car elle se rappelait si bien les temps où elle éprouvait tant de répugnance à tenir toutes choses en ordre. Voici ce qu'elle nous racontait :

" Je me demande s'il est possible d'être plus paresseuse que je l'étais à l'âge de quinze ans. S'agissait-il de remettre un livre ou un outil à sa place, de suite je me sentais prise d'une lassitude que les jeunes filles d'aujourd'hui comprennent sans doute. Moi, qui pouvais traverser un champ en un clin d'œil, marcher des milles pour aller à un pique-nique, traîner après moi une énorme traîne-sauvage jusque sur la plus haute côte, sans me fatiguer, quand il me fallait me déranger pour remettre une chose à sa place, il me semblait que c'était la mer à boire."

Elle riait souvent, en retrouvant chez ses enfants et ses petits-enfants, ce même défaut ; mais elle était si bonne qu'elle leur pardonnait facilement ce qui lui avait tant coûté à faire, à leur âge.

L'ordre est une des grandes lois de la nature, et si une femme veut faire un petit paradis de sa maison, pour le compagnon de sa vie et pour elle-même, il faut de toute nécessité voir à ce que mêmes les petites choses soient à l'ordre.

Quand on est jeune, on ne réalise pas ce qu'il en coûte à une mère délicate ou seulement fatiguée, d'être souvent penchée à ramasser les jouets de celui-ci, l'ouvrage de celle-là. Il faut apprendre aux enfants, quand ils sont encore jeunes, à être obligeants et attentifs. Ils sont forts eux, et bien plus capables de ramasser leurs jouets que la pauvre mère qui a bien autre chose à faire. En même temps, c'est leur apprendre à avoir de l'ordre.

Une jeune femme, mère de plusieurs enfants, se décida un jour à leur apprendre à tenir leurs chambres et leurs jouets en ordre. Voyant qu'on ne l'écoutait pas toujours, elle annonça qu'à l'avenir à l'heure du coucher les jouets qui ne seraient pas ramassés seraient jetés au feu. D'abord, les enfants crurent que c'était pour rire, mais après avoir vu sacrifier un Noé, deux de ces fils, un cheval, deux oiseaux et un mouton, ils s'aperçurent que c'était bien sérieux. Il est inutile d'ajouter qu'après cela on ramassa les habitants de l'arche, et cela avec une rapidité extraordinaire.

Combien y a-t-il de jeunes filles qui ont la précaution d'accrocher leurs robes, le soir avant de se coucher ? Quelques-unes croient que c'est avoir de l'ordre que de les jeter sur le dossier d'une chaise quand, au contraire, c'est montrer beaucoup de négligence, car la jolie robe prend des plis diagra-

cieux et perd cette fraîcheur qu'une robe accrochée conserve bien plus longtemps.

Il faut aimer l'ordre pour le plaisir seul de voir les choses à l'ordre. C'est étonnant comme on prend l'habitude de remarquer si une chambre est en désordre. D'abord, on s'aperçoit si les principaux meubles sont mal placés, et il est impossible de résister au désir de remettre la chaise, le sofa, le cadre à sa place. Petit à petit, on devient plus particulière, on finit par remarquer les petites choses, si bien qu'à la fin un morceau de papier, un bout de fil nous agace.

C'est une éducation à faire, mais une fois que la leçon est apprise, le bonheur ne se trouve pas pour la femme là où règne le désordre.

Il ne faut pas être négligente, ni surtout indifférente, mais du moment qu'on entre dans une chambre, remarquez si quelque chose choque l'œil. Deux ou trois choses à terre ou hors de leur place suffisent souvent à faire paraître une chambre en désordre. On ramasse un journal, on retouche une draperie, on redresse une pile de livres, et voilà que tout est à l'ordre.

C'est en faisant ces petites choses qu'on parvient à acquérir, presque sans s'en apercevoir, cette grande qualité qui est essentiellement du domaine de la femme et qui s'appelle l'ordre.

* *

Il n'y a pas de doute qu'il n'y a rien de plus joli qu'une main bien blanche, et que c'est un des plus grands charmes chez la femme. Si la peau est naturellement blanche, il faut bien peu de soin pour la conserver telle. On doit employer un bon savon, avec une pincée ou deux de farine d'avoine, trois ou quatre fois par jour, et surtout se laver les mains à l'eau chaude. Il n'y a rien comme l'eau chaude pour conserver la peau douce et fine. Une fois par semaine, frotter le jus d'un citron sur toutes les parties de la main.

Quand les mains sont parties à gercer, le "cold cream" camphré adoucit beaucoup la peau. On peut en appliquer le soir, et mettre des gants pour la nuit. Le meilleur "cold cream" est celui qui se fait à la maison. Faire fondre une petite quantité de cire blanche, de la meilleure, et remuer avec une cuillère jusqu'à ce cela devienne épais comme de la crème, ajouter plusieurs gouttes de camphre.

Pour des mains bien rouges, on peut appliquer une lotion de glycérine, jus de citron, et eau de rose, parties égales. Mettre ceci le soir avec des gants, et le jour, le jus de citron seul, fera des merveilles.

Souvent une manche de robe trop juste ou même une bague trop petite, amène cette rougeur des mains qu'aucune femme ne peut tolérer. Pour ceci, il n'y a qu'à faire disparaître la cause, bien entendu

ELICE.

BIBLIOGRAPHIE

Quand les marins français du *Bisson* sont venus nous visiter, l'été dernier, nous avons consacré bien des lignes à leur souhaiter une cordiale bienvenue. Cela est, sans doute, presque partout oublié déjà. Pour éviter le même désagrément, notre confrère du *Petit Figaro*, de Montréal, a eu la bonne idée de réunir en brochure tous ses articles patriotiques. Cela forme un joli petit volume qui restera, et il en est digne.

Une idylle acadienne. — Notre collaborateur M. Le Tesson est inépuisable. Lorsqu'à peine nous avons publié la moitié de son joli roman "Un amour sous les frimas," il vient de livrer à notre confrère le *Messenger* de Lewiston, Etat du Maine, le manuscrit d'une autre charmante histoire, sous le titre plus haut posé. La publication va commencer incessamment et, à l'instar des grands publicistes français, plus fort que plusieurs d'entre eux, M. Tesson aura à la fois deux de ses ouvrages inédits en cours de publication.

Cette personnalité d'écrivain s'affirme de plus en plus et mérite une attention spéciale. Aussi

dans un prochain numéro, présenterons-nous aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la photographie de M. Tesson, avec une notice biographique, spécialement rédigée par un de nos collaborateurs.

Point n'est besoin de dire tout ce que devra offrir d'intérêt à nos nationaux *Une idylle acadienne*, le titre est assez significatif.

Ceux qui aimeraient suivre les développements de cette fraîche *Idylle acadienne* pourront s'adresser au *Messenger* de Lewiston, Maine, qui offre à cet effet des abonnements spéciaux pour trois mois, à quarante centins.

On peut s'abonner au bureau du MONDE ILLUSTRÉ ou en envoyant 40 centins en timbres poste canadiens de 3c ou 1c, ou en timbres poste américains de 2c, à l'auteur M. Louis Tesson, Hôtel Davies, Charlottetown, Prince-Edward Island, Canada.

On demande des agents pour solliciter des abonnements dans tous les centres français du Canada et des États-Unis.

L'Echo des Jeunes vient de lancer sa deuxième livraison. Comme j'en avais prévenu mes lecteurs, l'autre jour, nous venons d'entendre les premières voix de nos jeunes ; ce fascicule nous apporte les premières pièces d'effe du pays. Nous en reconnaissons cinq, sur les huit morceaux du dernier sommaire.

Des trois reproductions, disons de suite que *La pêche miraculeuse* est fort jolie ; *Adieu*, bien passable dans l'ensemble, la fin, comme clarté, laissant pas mal à désirer, mais *La Marguerite*, de décadentisme renforcé, n'a pour sauver sa forme triste, broussailleuse et inextricable presque partout, qu'un certain charme dans le fonds.

Venant au crû du terroir, nous avons trouvé du bon dans les diverses pièces. *Une petite vengeance*, de Béral l'Enfer—le nom de l'auteur mis à part—est une délicate bluette bien touchée ; le cri *Qu'il vive*, poussé par Paul de Varès, souhait d'un jeune à *L'Echo des Jeunes*, semble sincère et trace à la nouvelle revue un programme assez acceptable ; dans *Morte d'un baiser*, si Edouard Cabrette avait pu faire sortir de l'imbroglio d'amour son héroïne, par une autre porte que celle de la mort—dénouement un peu violent et immoral—je le jugerais sur le chemin du parfait dans le genre. Je pense de la poésie intitulée : *Secret connu*, par Marc Hassin, qu'elle aurait pu disparaître avec profit peut être devant *Adieu*, qui dit à peu près la même chose—tant les amours déçues se ressemblent partout. Néanmoins, elle nous paraît déterminer en quelque sorte la juste limite que ne devrait pas dépasser *L'Echo des Jeunes* pour être bien vu de tous. A ce compte là, dans la poésie de Daphnis, *Elle*, nous aurions aimé trois ou quatre vers modifiés. La littérature est toute pour l'esprit : or, ce qui parle aux sens renie et méprise l'esprit, donc la sensation pour la sensation n'a rien de littéraire. On m'entendra ; voudra-t-on me comprendre ?

En somme, ce deuxième numéro de *L'Echo des Jeunes* est en progrès sur son aîné, et sur la moralité du fonds et sur l'intelligibilité de la forme. Il est à croire qu'on n'en restera pas là, et que, châtiant de plus en plus l'un et l'autre de ces éléments, on fera de cette revue un canal large et profond, plus tortueux du tout et nettoyé des vases de l'immoralité, par où coulera sur le terrain fécond de l'opinion publique l'eau fertilisante de l'enthousiasme généreux propre aux jeunes esprits.

JULES SAINT-ELME.

SI J'ETAIS RICHE !

Je plains ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, parce qu'ils perdent leur temps, et que l'effondrement subit de ces beaux édifices leur cause d'amères désillusions. Si j'étais riche ! Combien de personnages ont eu cette pensée, et s'y sont arrêtés, formant des projets superbes dans l'attente de la réalisation de leur rêve... Et la fortune n'est point venue, même à celles qui parmi elles ont fait de grands efforts pour la saisir, et l'ambition n'a pas été satisfaite, et le cœur a souffert, et le rêve s'est évanoui.

Cependant j'ai passé, hier soir, quelques minutes

avec une amie, à construire un magnifique château sur cette même base ; nous ne nous sommes permis cette distraction qu'à la condition de le détruire de fond en comble et de nos propres mains, aussitôt après son érection. Nous en avons disposé les matériaux à notre goût et certes ! tout a été à merveille. Je ne dirai pas, ici, que les matériaux aient travaillé comme cela m'est arrivé lorsque j'étais enfant en écrivant une phrase pour remplir mon cahier d'exercices, ce qui avait fait bien rire ma maîtresse et m'avait fait rougir beaucoup.

Je laisse parler mon amie : Si j'étais riche ! Je voudrais d'abord avoir une splendide maison à Montréal où je passerais les hivers dans les amusements qu'offre la ville durant cette saison de plaisirs ; je voudrais avoir une coquette villa dans une des plus belles campagnes de la province, à Vaudreuil ou à la Malbaie, peut être. Je me reposerais au frais ombrage des grands arbres ; je respirerais le parfum des mille fleurs qui embauameraient mon jardin. Si j'étais riche ! J'entreprendrais un grand voyage en Europe sinon autour du monde ; j'aurais un brillant équipage pour faire de ces ravissantes promenades qui me plaisent tant ; j'aurais pour moi des ajustements qui, sans être somptueux, éclipsaient ma simple toilette du moment.

Si j'étais riche ! Je donnerais de fréquentes réceptions, et je verrais ainsi ceux que j'aime plus souvent réunis autour de moi ; mais je ne dis pas que j'aurais plus d'amis. Si j'étais riche ! Je prodiguerais encore mes aumônes à tous ceux qui me tendraient la main ; je voudrais surtout que personne ne souffrit de la faim. Et toi que ferais tu ?

Si j'étais riche, moi, mon amie, riche comme te voilà, riche comme Crésus, j'irais résider aux îles Sandwich, à Hawaii peut-être, dont que qu'un a tant vanté la beauté et le climat ; j'aurais une bibliothèque plus grande que l'appartement où nous sommes, les livres les plus instructifs, les plus amusants ; je recevrais tous les journaux que j'aime à lire. Si j'étais riche ! Je voyagerais ; je visiterais les merveilles de la nature, les lieux où se sont déroulés les faits importants de l'histoire.

Si j'étais riche ! Je faciliterais l'instruction des enfants pauvres et intelligents que je vois souvent et qui feraient, je pense, la gloire du pays dans l'avenir s'ils recevaient ce que tant d'autres reçoivent sans en profiter. Je voudrais encore que tous les poètes pauvres puissent chanter continuellement, sans rouci.

Mais nous ne sommes pas riches et nous ne le serons sans doute jamais ; laissons agir ceux qui ont été plus favorisés que nous sous ce rapport.

Mario Louisel.

LE R. P. ANDRÉ FRUHWIRTH

(Voir gravure)

Le nouveau général des Dominicains, élu par le Chapitre général de l'Ordre réuni à Lyon est le R. P. André Fruhwirth, provincial d'Autriche, appelé à prendre la succession du R. P. Larroca.

Le nouveau général a quarante six ans. C'est le plus jeune des Dominicains élus généraux depuis des siècles. D'abord prieur de Vienne, deux fois provincial d'Autriche, il a été proposé pour l'évêché de Klagenfarth en Carinthie, qu'il a refusé, et a été depuis nommé par les archevêques et cardinaux de l'empire, conseiller de la *curie épiscopale*.

Il a prononcé ses vœux en 1864 et a fait une grande partie de ses études à Saint-Maximin, près de Marseille. Déjà, à cette époque, il possédait si bien notre langue, qu'il a pu prêcher à la Sainte Baume, dans un pèlerinage en l'honneur de sainte Madeleine.

Professeur de théologie peu après, il se fit remarquer dans plusieurs discours par une dialectique très serrée et une grande netteté d'expression, et depuis qu'il exerce les fonctions de provincial en Autriche, par de grandes qualités diplomatiques et administratives.

Le nouveau général est le soixante quinzième depuis la fondation de l'Ordre. Deux d'entre eux, Benoit XI et saint Pie V ont été papes.

LE PROBLÈME DES CHAMEAUX

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre intéressant journal (numéro du 24 octobre) l'énoncé d'un problème justement connu et qui mérite sa notoriété par l'originalité de sa solution. Toutefois il serait utile, je crois, de montrer à vos nombreux lecteurs quelle est la clef de cette solution, en expliquant le paradoxe qui semble exister en comparant l'énoncé au résultat inattendu.

La contradiction apparente résulte de ce que le père n'avait pas légué tout son bien, mais seulement les 17/18es, et qu'en fait le cadî a partagé le tout.

Je vous envoie ci-jointe la suite de l'histoire :

Aussitôt le cadî, fier de son stratagème, vint faire son rapport, hiérarchiquement, au gouverneur, son chef, et lui montra comment il avait su traiter cet épineux problème,

Il espérait bien, en lui-même,

Pour prix de son génie, un prompt avancement.

Mais, hélas ! combien fut extrême

Son amer désappointement !

Le gouverneur, ayant compté mentalement,

Lui dit : " Une demie, un tiers, plus un neuvième,

" Cela ne fait pas un ; il manque un dix-huitième,

" Qui n'était pas légué, suivant le testament,

" Et qui devra, conséquemment,

" Revenir au gouvernement,

" Pour faciliter ton système,

" Tu vins mettre à la masse, inconsidérément,

" Ton chameau qui forma la fraction ultime.

" Il appartient au fisc. Au-si, dès ce moment,

" Je le garde. Que Dieu te garde également.

" Au revoir. "—Le cadî tout blême

De ne pouvoir répondre à ce juste argument,

Fatigué, déconfit d'un pareil dénoûment,

A son lointain logis revint pédestrement.

NOUVELLES A LA MAIN

Les miroitiers sont des gens très chauds ; en toute saison leurs magasins sont encombrés de glaces.

* *

Dialogue de la rue :

—Moi, tel que vous me voyez, j'ai vécu à Paris pendant quinze jours avec quarante sous !

—Vraiment !

—Oui, j'empruntais tous les matins un louis à un ami.

* *

A la police correctionnelle.

Le président — Votre nom ?

Le prévenu.—Anacharis

Le président.—Que faites vous ?

Le prévenu.—Le désespoir de ma famille.

* *

Le romancier M... à la comtesse de T...

—Je ne connais que deux femmes qui soient réellement parfaites.

—Quelle est l'autre, lui demanda finement son interlocutrice.

* *

Entre Marseillais et Bordelais :

—A Marseille, une nuit, mon cher, des mal/faiteurs ont enlevé toutes les portes des maisons de la Cannebière. té !

—A Bordeaux, c'est différent. Quand les voleurs ne trouvent pas de portes dans une maison, ils en posent !

* *

Sur le boulevard.

—Comment se fait-il que toi, un homme si fringant, tu sortes avec un chapeau tout râpé ?

—Mon Dieu, pour une raison bien simple. Ma femme m'a dit : tant que tu mettras cet affreux chapeau, je ne sortirai pas avec toi.



LA JUSTICE SUR LES FRONTIÈRES MEXICAINES.—ARRÊSTATION ET PROCÈS DE VOLEURS DE CHEVAUX.—DESSIN DE J. H. SMITH.—(Du *Frank Leslie's*)

AUX CERISES PROCHAINES

Andante semplice

CHANT *mf* Lorsque reviendra le temps des ce-ri-ses, Quand re-fleu-ri-ront les beaux li-las blancs Que l'on

PIANO *mf Sostenuto m. g.*

pp sen allait cueillir en rêvant, Que d'amours — que d'amours au-ra ba-lay-é la bi-sel *Poco più animato* Le gentil Lucas, la

mf *p* *Poco più animato*

Ped. ♦ Ped. ♦ Ped. ♦ Ped. ♦ Ped. ♦ Ped.

Poco rit. pe-ti-te Li-se Au-ront pent é-tre qua-tre vingt dix ans, Lorsque reviendra le temps des ce-ri-ses

mf *p*

Cresc. Le pont des soupirs où le cœur se bri-se *f* Aura vu pas-ser bien des revenants *Rall.* Quand re-fleu-ri-ront les beaux li-las blancs

mf *f* *mf Sostenuto* *f Rall.* *p*

mf Lorsque reviendra le temps des ce-ri-ses, Quand re-fleu-ri-ront les beaux li-las blancs Que l'on sen al-lait cueil-lir en rê-vant,

mf *pp*

mf Que d'amours que d'amours au-ra ba-lay-é la bi-sel *Rall.*

mf *p* *Suivez* *Poco rit. pp*

Ped. ♦ Ped. ♦ Ped. ♦ Ped. ♦ Ped. ♦ Ped.

ROMAN CANADIEN INÉDIT

X

EXPLICATIONS DE FAMILLE

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

—En êtes vous bien sûre, au moins disait le jeune homme, effrayé ? Vous savez, quand on aime beaucoup on est jaloux, et la jalousie nous fait voir bien des choses qui n'existent pas.

—Hélas ! je n'en suis que trop sûre. Je ne puis récuser le témoignage de mes yeux. Vous vous rappelez cette soirée où nous avons dansé, après un parti de raquettes ? Pendant que la danse était engagée, Marguerite et Alfred s'étaient réfugiés dans un boudoir. Par hasard, je suis arrivée derrière eux et je les ai surpris au moment où Alfred les deux bras passés autour du cou de Marguerite, lui donnait un baiser.

—Et vous n'avez pas bondi d'indignation ? vous n'avez rien dit ?

—En avais-je bien le droit ? Oui, sans doute, puisque Alfred me trompait ; mais dévoiler son manège c'était me faire un ennemi de lui, c'était me condamner à ne plus le voir, c'était m'enlever du cœur la douce espérance de gagner un jour son amour, car, voyez vous j'ai toujours cru que ce mariage était impossible.

—Et pourquoi serait-il impossible ? C'est vrai, il y a beaucoup d'obstacles. D'abord l'opposition des parents de Marguerite ; mais il n'y pas de barrière qu'on ne puisse briser avec de la patience. Le père et la mère de Marguerite aiment leur enfant ; ils veulent son bonheur. Elle est encore jeune et l'on peut penser que son affection n'est qu'une ardeur passagère que le temps emportera. Mais si elle persiste dans son amour, ses parents finiront bien par céder. L'échappée de cette nuit peut changer bien des choses.

—Ne dites pas cela, monsieur Henri. Perdriez-vous courage ?

—Ma foi, je vous avoue que je ne me sens plus guère la force de lutter. Lutter ? Pourquoi ? Pour gagner un cœur qui ne veut pas de moi, qui, au contraire, s'est volontairement donné à un autre. Est-ce faiblesse, est-ce abnégation ? mais il me semble que j'aime trop Marguerite pour pouvoir m'opposer à son bonheur. Qu'elle soit heureuse, c'est là le vœu le plus ardent de mon cœur ; même sans moi, ajouta-t-il avec un soupir.

—Non, monsieur Henri, je crois que vous faites erreur. J'ai plus de confiance que vous dans l'avenir. Il ne faut jamais désespérer, et, voyez-vous, quelque chose me dit que ce mariage ne se fera point. Il faut lutter, lutter toujours jusqu'au dernier moment. Veuillez me pardonner de ne vous avoir pas prévenu à temps. J'ai cru bien faire. Peut être même ai-je bien fait ?

—Je ne sais pas. Peut être n'avez-vous fait que prolonger mes illusions et me les avez-vous, rendues plus tenaces. Le mieux eût été de me les arracher tout d'abord avant que leurs racines eussent pénétré si profondément dans mon cœur. Quoi qu'il en soit, je ne puis vous blâmer de ce que vous avez fait. Seulement je n'ai ni votre courage, ni votre foi robuste.

Annie jeta les yeux sur la pendule.

—Deux heures passées ! Il est grand temps que je m'en aille.

—Je vous accompagne ; le temps d'atteler le cheval et je suis à vous.

Quelques minutes plus tard les deux jeunes gens s'en allaient lentement, par les rues noires de la ville. La tempête mugissait autour d'eux dans toute sa fureur. Le vent soulevait la neige en épais tourbillons, arrachait les branches des arbres et les volets des maisons dont elle semait au loin les débris. C'était l'image de la tempête qui ravageait leurs cœurs en y amoncelant les ruines de leur amour.

No 17

Quand Marguerite arriva chez elle, son père et sa mère l'attendaient avec impatience. Sa mère la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur et l'appela sa chère enfant, en versant des larmes de joie. Elle eut presque une crise nerveuse. Puis, la première effusion de tendresse passée, et comme par une sorte de réaction, elle se mit à accabler sa fille de reproches.

—Enfant terrible, disait-elle, tu veux donc nous faire mourir de chagrin, ton père et moi.

Et comme Marguerite se défendait de son mieux et fondait en larmes, le père intervint :

—Allons, ma chère amie, calme-toi un peu, je t'en prie. Tu le vois, cette enfant est encore sous le coup des impressions de cette terrible nuit. Dis lui plutôt de nous raconter ce qui lui est arrivé.

Marguerite commença son récit. Elle raconta tout ou à peu près.

Lorsqu'elle eut fini, madame Spencer poussa un soupir de satisfaction.

—Est ce bien tout, ma fille ?

—Oui, maman.

La mère, reprise soudain d'un accès de tendresse se mit à couvrir sa fille de baisers.

—A la bonne heure ! nous nous figurions, ton père et moi que cette escapade avait été préméditée.

—Non non, se récria Marguerite. Il n'y a là aucune préméditation. C'est le hasard qui a tout fait.

—Ah ! fit la mère surprise. Dis-moi que tu ne penses pas à lui, que tu ne l'aimes pas que tout ce qu'on a dit est un mensonge.

Et comme Marguerite baissait la tête en silence.

—Malheureuse fille, c'est donc bien vrai, que tu n'oses pas me contredire. Tu ne comprends donc pas que nous voulons ton bonheur. Pourquoi t'attacher ainsi à un garçon qui n'est pas de ta condition ? Pourquoi ne pas te reposer sur nous du soin d'établir ton avenir ? Ne sommes-nous pas meilleurs juges que toi ? Va, tu ne nous aimes pas.

Marguerite fondit en larmes :

—Si, je vous aime et je vous respecte mes bons parents ; mais je ne puis commander à mon cœur comme vous le désirez. Je l'avoue je n'ai rien calculé, je ne conçois pas qu'on puisse commander à ses sentiments. J'aime Henri, comme un bon camarade, comme un frère plutôt, mais il me serait impossible de l'aimer comme j'aime Alfred.

La mère eut un mouvement d'impatience.

—Raisonnement de fillette, voilà tout. Cela changera il faut que cela change, dit la mère en accentuant davantage la voix.

—Voyons, ma bonne, intervint le père, est-ce bien le moment de te fâcher ? Cette enfant est très fatiguée. Laisse-lui au moins le temps de se remettre de ses émotions. Quand elle aura l'esprit plus calme, nous pourrions revenir sur ce sujet.

Les jours qui suivirent furent des plus désagréables pour la pauvre Marguerite. A chaque heure, à chaque instant de la journée, elle avait à subir de nouveaux assauts de la part de ses parents, de sa mère surtout.

Le père eût été d'avis de laisser sa fille tranquille, s'en remettant au temps du soin de modifier ses sentiments.

Il savait que le premier amour est ardent dans un jeune cœur ; mais qu'à cause même de son ardeur il est exposé à n'avoir qu'une courte durée ; il n'ignorait pas que le temps et l'oubli cicatrisent bien des blessures. En fin de compte, même, il eût consenti au mariage de sa fille avec Alfred, plutôt que de la voir se désoler. Il comprenait ce qu'il y a de saint, de noble, de pur dans un amour qui s'élève au dessus des questions mesquines d'intérêt et qu'anime le souffle délicat du sentiment. N'est-ce pas là le meilleur gage du bonheur sur la terre ! C'était un homme un peu froid peut être, comme tous ceux de sa race, beaucoup préoccupé des affaires, mais en même temps un esprit libéral et généreux. Il avait épousé sa femme par amour ; après tant d'années de mariage, il l'aimait

encore d'une tendresse toute juvénile ; il adorait sa fille ; il l'adorait d'autant plus qu'elle n'était qu'une fille adoptive. Il n'y a pas de bonheur sans mélange sur terre. A une union si bien assortie, le ciel avait refusé un enfant, c'est-à-dire le couronnement et la consécration de toute félicité conjugale. Marguerite lui était encore plus chère, si c'est possible, que si elle eût été le sang de son sang. A tous les trésors d'amour de la paternité, il ajoutait encore toute la reconnaissance qu'il lui vouait pour avoir rempli le vide qui s'était ainsi produit dans son bonheur de mari, toujours incomplet sans le titre de père. Marguerite ne savait rien de sa naissance. Il fallait qu'elle n'en sût rien. Sachant sa naissance, elle pouvait sentir diminuer son affection pour ses parents adoptifs. Cette pensée faisait frémir le pauvre père. Il voulait le bonheur de sa fille. La voir triste, la voir pleurer lui crevait le cœur. S'il se fût écouté il lui eût dit : " Va, ne pleure plus ma fille, ta volonté sera la mienne " Mais il ne voulait pas mécontenter sa femme, et, bien que mollement, il était obligé de s'associer à ses remontrances. Pourtant, en tête à tête, ils avaient parfois des discussions assez vives. C'étaient les premières depuis leur mariage.

—Voyons, femme, disait-il, tu vas faire mourir de chagrin cette pauvre petite. Qu'as tu donc contre ce jeune homme ? C'est vrai, moi même j'eusse préféré Henri, mais enfin il n'y a rien à dire contre l'autre. C'est un bon garçon, assurément et il appartient à une famille respectable. Marguerite l'aime. Pourquoi contrarier cette pauvre fille ? Au moins, laisse-la tranquille.

Madame Spencer ne savait trop que répondre. Au fond, elle reconnaissait très bien que son mari avait raison. Mais elle s'entêtait. C'était elle qui, la première, avait eu l'idée du mariage de Marguerite avec Henri. Elle avait longtemps caressé ce projet, elle en avait construit peu à peu l'échafaudage et au moment où l'édifice allait recevoir son couronnement, on lui demandait d'aider elle-même à le démolir. Ah ! non, par exemple. Et plus son idée semblait menacée de ne pas réussir, plus elle s'y obstinait. Marguerite n'était qu'une enfant qui certainement se laisserait convaincre.

Marguerite demeurait inflexible. Harcelée sans cesse par sa mère, elle se défendait par les larmes. Elle, si riieuse d'ordinaire, était devenue fort triste. Elle recherchait la solitude. Elle s'enfermait dans sa chambre, des heures entières. Elle devint pâle. Madame Spencer en fut alarmée. Elle se reprocha même intérieurement d'être allée trop loin.

XI

DÉVOUEMENT D'UN AMOUR PUR

Un soir, Henri vint chez Mme Spencer, sollicité par elle, et à contre cœur. L'entrevue avec Marguerite fut triste. Au bout de quelques minutes, Mme Spencer pensant que sa présence les gênait, les laissa seuls. Une fois en tête à tête, Marguerite éclata en sanglots.

—Pardonnez-moi, monsieur. J'ai été bien méchante. Je vous ai fait beaucoup de mal, je le sens ; mais, croyez-le, je suis moins coupable que vous ne le pensez.

Devant cette douleur si sincère, si naïve, Henri ne trouva place dans son cœur que pour la pitié.

—Je ne vous en veux nullement mademoiselle, ne parlons pas du passé. Je respecte trop vos sentiments pour insister sur ce sujet. Je dois même vous dire que je ne suis revenu vous voir que sur les sollicitations réitérées de votre mère. Mais je ne veux pas abuser de cet avantage. Je ne vous importunerai plus désormais.

Il se levait, prêt à partir. Marguerite le retint du regard. Elle se sentait prise de compassion devant ce jeune homme qui l'aimait sincèrement et qui lui en donnait la plus grande preuve qu'on en puisse donner : l'abnégation et le sacrifice.

—Vous êtes trop bon, murmura-t-elle.

—Non, je ne suis que juste.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 21 NOVEMBRE 1891

CARMEN

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

— Non pas au revoir, Quirino, répondit la jeune fille dont le regard acéré comme la pointe d'une épée, le blessa au cœur, non pas au revoir, mais adieu !

L'Indien se dirigea lentement vers la porte. Au moment de l'atteindre il se retourna.

"Au revoir !" répéta-t-il avec l'accent de la menace, et il sortit.

Moralès aussitôt quitta la chambre où il se cachait et rejoignit Carmen.

La jeune fille, les deux bras croisés sur la poitrine, la tête haute, les yeux tournés vers la porte qui venait de se refermer derrière Quirino, conservait une attitude de défi, et son sein se soulevait avec force sous le tissu de son corsage.

"Ah ! je le savais bien ! murmura le gitano, je ne le savais que trop, ce sauvage maudit, ce Quirino damné te déteste maintenant tout autant qu'il t'aimait ! Il t'a menacée, et la menace d'un Indien n'est jamais vaine ! Ces gens là, vois tu, ont toutes les ruses du serpent, il te l'a dit lui-même. Il te suivra partout, il marchera dans ton ombre, et par conséquent dans la mienne ! Ah ! caramba ! caramba ! ma sœur, dans quelle fâcheuse et vilaine situation tu viens de nous jeter ! Si Notre-Dame-del-Pilar et saint Jacques de Compostelle n'ont point pitié de nous, comment allons-nous sortir de là ?"

Et Moralès se mit à soupirer d'une façon lamentable.

La baladine restait silencieuse. Elle ne semblait point avoir écouté les doléances du gitano.

"Carmen ! lui dit ce dernier avec impatience et dépit.

— Mon frère ? demanda-t-elle en le regardant avec distraction.

— Voyons, au moins, réponds-moi !

— A quoi veux tu que je réponde ?

— Que penses-tu de ce qui se passe ?

— Je pense que nous allons jouer une partie dangereuse dont ma vie est l'enjeu, et que, par conséquent, il faut gagner cette partie !

— Ainsi, tu persévères !

— Plus que jamais !

— Tu n'as pas peur de Quirino ?

— Quirino me tuera peut être, mais je n'ai pas peur de lui ! Tu sais bien d'ailleurs, toi qui me connais, que je ne suis pas fille à pâlir devant un danger, à reculer devant une menace !

— Allons, le sort en est jeté ! puisque tu le veux, agissons."

En prononçant d'une voix tremblante ces paroles résolues, Moralès se baissa ; il ramassa les montures d'or des boucles d'oreilles écrasées et les mit prestement dans sa poche, en murmurant d'un ton de regret et de courroux :

"Féroce Indien ! demi-sauvage ! double brute ! voilà cent piastres en poussière ! N'aurait-il pas mieux valu mille fois me donner ces perles, puisque Carmen n'en voulait pas !"

XVI

LA MULATRESSE

Nos lecteurs se souviennent qu'en quittant don José et Annunziata, le chevalier Tancredi de Najac se disait à peu près ceci :

"Comme elle est divinement belle et gracieuse, cette charmante et fière Espagnole ! Ah ! si j'étais riche ! si j'étais amiral ! si seulement j'étais mar-

quis, je sens que je l'aimerais, cette jeune fille ! Mais que lui pourrais-je offrir en échange des millions de son père, moi qui suis un pauvre cadet n'ayant que mon nom sans titre et mon épée pour tout bien ? Allons, ne pensons plus à elle, car j'aurais peur d'y penser trop !"

Certes cette résolution était sage !

Par malheur, il est bien rare que des résolutions de ce genre soient tenues religieusement, et presque toujours, lorsqu'un homme s'est dit : *Je ne veux plus penser à telle femme !* c'est une raison pour qu'il y pense invinciblement et d'une façon à peu près continuelle.

Tancredi ne fit point exception à cette règle générale.

La séduisante image d'Annunziata, sans cesse présente à son souvenir, lui causa des préoccupations constantes, presque des insomnies, et, avant que trois jours se fussent écoulés, il se croyait fort éperdument épris de la fille de don José.

Ceci, d'ailleurs, n'était qu'une illusion, mais cette illusion n'aurait point tardé sans doute à devenir une réalité (ainsi que cela arrive facilement en matières amoureuses), si des faits nouveaux et importants, dans le détail desquels nous allons entrer, n'étaient venus distraire le jeune homme et lui faire oublier sa passion improvisée.

Le surlendemain du jour où s'étaient passées entre Carmen, Quirino et Moralès les scènes qui remplissent les précédents chapitres, Tancredi, en rentrant après une promenade longue et ennuyée à travers la ville, trouva dame Yvonne Sandric dans un état d'agitation extraordinaire.

Le visage de la digne femme exprimait l'émotion, sa physionomie semblait mystérieuse, ses petits yeux étincelaient sous les larges rebords de sa coiffe bretonne, car cette honorable personne n'avait jamais voulu consentir, en dépit du climat de la Havane, à renoncer au costume de son pays natal.

A coup sûr elle avait un secret sur les lèvres, et elle se trouvait tiraillée en sens inverse par le désir de se taire et par celui de parler.

"Eh bien ! dame Yvonne, lui demanda le Français, qu'y a-t-il donc ?

— Ce qu'il y a, monsieur Tancredi ? Ah ! Dieu merci ! ce n'est pas moi qui vous le dirai, s'écria la Bretonne.

— Et pourquoi donc ne la diriez-vous pas ?

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que, monsieur Tancredi, avec l'aide du ciel je suis arrivée à mon âge de cinquante sept ans sonnés, sans avoir travaillé jamais à la perdition de l'âme de personne (que mon patron le grand saint Yves, et la bonne sainte Anne d'Aray en soient bénis !) et ce n'est pas par la vôtre que je commencerai, s'il plaît à Dieu !

— Ah ça, mais, dit Tancredi, fort intrigué par ce début, s'agit-il donc de la perdition de mon âme ?

La bonne dame fit le signe de la croix.

"Ni plus ni moins, répondit-elle ensuite.

— Alors, la chose que vous ne voulez pas me dire me regarde ?

— Ah ! monsieur Tancredi, je vous en supplie, ne me le demandez pas ! . . .

— Je vous le demande, au contraire.

— Mais, ma conscience . . .

— Votre conscience n'a rien à voir dans mes affaires, ma digne hôtesse.

— Alors, vous le voulez absolument ?

— Tout à fait absolument.

— N'oubliez pas, au moins, que c'est vous qui me forcez à parler, et que, par conséquent, je ne serai coupable ou responsable en aucune façon si les choses que je vais vous dire vous induisent en tentation et vous deviennent une occasion de péché . . .

— C'est parfaitement convenu.

— Tenez, monsieur Tancredi, aussi vrai que j'ai toujours vécu dans la crainte de Dieu, vous feriez mieux de ne plus vous occuper de cela . . .

— Je vous ferez observer, dame Yvonne, que j'attends votre bon plaisir, et que vous me le faites un peu longtemps attendre."

Forcée dans ses retranchements, la Bretonne s'exécuta, quoique tout à fait à contre cœur.

"Eh bien ! dit-elle en baissant la tête, on est

venu vous demander il y a à peu près une heure.

— Qui donc est venu ?

— Une femme . . ."

Mme Sandric ne prononça ces deux mots qu'avec une répugnance manifeste.

"Une femme ? répéta Tancredi.

— Oui.

— Jeune ?

— Oh ! non pas !!! vaudrait mieux qu'elle fût jeune !

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'on connaît que trop bien l'emploi de ces matrones de sang mêlé, qui sont la corruption, la perdition, l'abomination de la Havane.

— C'était donc une femme de couleur ?

— Oui, une mulâtresse . . . une *Cabresse* . . . enfin une face de clair de lune, comme elles en ont toutes ici, ces damnées *métisses* !

— Que me voulait-elle ?

— Elle voulait vous parler, l'aventurière !

— Que vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a fait des questions sans nombre sur votre compte . . . Elle s'inquiétait surtout de savoir si vos parents, en France, étaient bien riches et bien grands seigneurs . . .

— Et qu'avez-vous répondu, ma chère dame ?

— Vous comprenez, monsieur Tancredi, qu'entre compatriotes, en pays étranger, on doit se soutenir . . . J'ai répondu que vos parents étaient aussi nobles que le roi, et assez riches pour pouvoir acheter l'île de Cuba toute entière s'ils en avaient la fantaisie."

Tancredi sourit.

"Dieu vous pardonne cet innocent mensonge ! murmura-t-il. Quant à la noblesse, il n'y a rien à dire . . . je suis aussi bien gentilhomme qu'un Montmorency, qu'un Créqui ou qu'un Rohan, quoique ma race soit moins illustre que la leur ; mais pour ce qui concerne la fortune, c'est autre chose. Si j'achetais l'île de Cuba, il faudrait que l'île de Cuba fût vendue bien bon marché . . .

— Enfin, reprit dame Yvonne, vous conviendrez, j'imagine, que tout cela ne regardait pas cette mulâtresse . . .

— J'en conviendrai tant que vous voudrez . . .

Enfin, ma chère dame, après avoir obtenu de vous ces renseignements légèrement apocryphes, qu'a fait la questionneuse ?

— Elle est partie.

— Sans rien dire ?

— En disant qu'elle reviendrait.

— A merveille ! . . .

— Mais soyez tranquille, monsieur Tancredi, elle ne vous importunera pas . . . Eloi Sandric, mon mari, se chargera de la mettre à la porte . . . C'est moi qui lui ferai la leçon.

— Gardez vous-en bien !

— Comment ! s'écria dame Yvonne, vous voulez la recevoir ?

— Sans doute.

— Mais à quoi bon ?

— A savoir ce qu'elle me veut.

— Eh ! qui vous affirme qu'on ne cherchera pas à vous attirer dans un piège en vous amorçant avec un semblant d'aventure ? En Bretagne, nous mettons toujours un morceau de lard grillé ou des quartiers de noix dans les ratières, sans cela les souris ne s'y prendraient pas . . .

— Vous pouvez avoir raison, dame Yvonne . . .

— Ah ! je le crois bien, que j'ai raison . . . j'en jure par le grand saint Yves, mon vénéré patron !

— Mais, poursuivit le jeune homme, je prétends rester le seul juge et le maître unique de la conduite que je dois tenir. Par conséquent, ma digne hôtesse, lorsque la mulâtresse reviendra, vous voudrez bien l'introduire auprès de moi sur le champ et sans la moindre difficulté.

— Vous m'en donnez l'ordre, monsieur le chevalier ?

— Je vous donne aucun ordre, ma chère dame, et vous ne devez en recevoir de personne . . . Je vous explique seulement quel est mon désir et quelle est ma volonté, et j'espère que vous ne vous opposerez ni à l'un ni à l'autre.

— Soit, monsieur le chevalier, murmura dame Yvonne en secouant la tête. Vous êtes le maître d'agir à votre guise et de ne tenir aucun compte des bons conseils qu'on vous donne . . . Je m'en lave les mains . . . Quand ce serait le diable en

personne qui viendrait vous demander, je le laisserai monté chez vous !

— On ne saurait y mettre plus de complaisance ! répondit Tancrede en riant ; mais, à vous parler franchement, je doute très fort que Sa Majesté infernale daigne quitter ses royaumes souterrains et les portiques flamboyants de ses palais pour venir rendre sur la terre une visite à un simple gentilhomme comme moi.

— On ne sait pas... on ne sait pas ! ” murmura la Bretonne entre ses dents.

Et tout bas elle ajouta :

“ Le recteur de ma paroisse avait coutume de dire qu'on ne peut point empêcher un fou de faire sa folie... Il savait bien ce qu'il disait, le saint homme ! ”

— Puis elle reprit à haute voix :

“ Je n'ajouterais plus un mot à ce sujet, mon sieur le chevalier, car je ne veux pas vous contrarier... mais croyez-moi, défiez-vous ! ”

— Soyez tranquille, dame Yvonne ! je ferai pour le mieux, et, quoi qu'il arrive, merci de votre bonne volonté pour moi.”

Après l'entretien que nous venons de rapporter fidèlement, Tancrede regagna l'appartement composé de deux petites pièces qu'il occupait au premier étage de la maison d'Eloi Sandric.

Il ouvrit l'une des fenêtres qui donnaient sur le quai, et s'accoudant à l'appui de cette fenêtre, derrière les lames d'une jalousie peinte en bleu qui le préservait des rayons du soleil et le dérobaux regards des passants, il resta immobile pendant de longues heures, laissant errer ses yeux sur la foule bigarrée qui passait et repassait au-dessous de lui, mais bien moins occupé de ce spectacle que de se demander à lui-même quel pouvait être le motif de la visite de la mulâtresse mystérieuse.

Les heures s'écoulaient. L'impatience de Tancrede augmentait, et la mulâtresse ne revenait pas.

“ Pourquoi donc ai-je eu la sotte idée de sortir tantôt, se dit le jeune homme presque avec colère ; si j'étais resté chez moi, je serais sans doute au moment de savoir le dernier mot de cette énigme. Maladroit que je suis.”

Le soleil allait disparaître à l'horizon ; par conséquent la nuit était proche.

Désespérant de recevoir ce jour-là la visite de l'inconnue, Tancrede quitta sa chambre pour aller prendre son repas du soir. Ce repas fut court et succinct, car le Français ressentait les atteintes d'une sorte de fièvre nerveuse tout à fait incompatible avec l'appétit.

Au moment où il sortait de l'hôtellerie dont il était le commensal habituel, les ténèbres venaient de s'abattre sur les rues si insuffisamment éclairées de la Havane.

Tancrede se disposait à regagner son logis et à se jeter sur son lit, faute d'avoir à faire de sa scierie un meilleur emploi. Nous savons que dans la ville il ne connaissait que don José, chez lequel il ne pouvait se présenter à cette heure. En outre, sa dernière mésaventure l'avait dégoûté des maisons de jeu.

Il s'ennuyait donc consciencieusement et voulait chercher dans le sommeil une distraction, ou plutôt un remède héroïque contre son ennui.

Déjà il avait fait quelques pas dans la direction du quai, quand il s'arrêta tout à coup en tressillant.

Une main venait de se poser sur son épaule, et une voix de femme venait de murmurer :

“ Est-ce bien vous, senor, qui êtes le chevalier Tancrede de Najac, gentilhomme français ? ”

— Oui, répondit Tancrede, c'est bien moi.

— Dans ce cas, senor, suivez-moi, en me laissant précéder de quelques pas.

— Où voulez-vous me conduire ?

— Non loin d'ici, à la promenade du Laméda.

— Dans quel but ?

— Dans le but de pouvoir vous parler librement et sans crainte des espions.

— C'est vous, sans doute, qui dans la journée êtes venue me demander chez moi ?

— Vous ne vous trompez point, senor.

— Comment se fait-il que, ne me connaissant pas, vous avez pu tout à l'heure deviner qui j'étais ?

— C'est bien simple... La maîtresse du logis que vous habitez m'a témoigné tant de malveillance que je n'ai pas osé me présenter de nouveau dans votre maison ! J'ai attendu sur le quai... je vous ai vu sortir. Je n'ai pas voulu vous aborder sur la rue tant qu'il a fait jour... je vous ai suivi. Je vous ai vu entrer dans cette hôtellerie, et je viens enfin de vous en voir ressortir.

— L'explication est suffisante... Passez la première, je marcherai religieusement sur vos traces.”

L'inconnue prit le chemin qui devait la conduire par la ligne la plus directe. Elle allait si rapidement que Tancrede était obligé de hâter le pas pour ne point la perdre de vue, d'autant plus qu'elle n'apparaissait au travers des ténèbres que comme une forme sombre à peine distincte.

Un peu avant d'arriver au but de leur course, la mulâtresse et le Français croisèrent une litière escortée par des esclaves porteurs de torches. A la lueur de ces torches, Tancrede put examiner curieusement, pendant quelques secondes, sa mystérieuse conductrice.

C'était une femme d'une taille assez élevée et d'une tournure leste et dégagée. Une mantille noire espagnole serrait sa taille, couvrait sa tête et retombait à demi sur son visage.

La mulâtresse se retourna à demi ; et le chevalier entrevit le visage bronzé et les yeux étincelants d'une femme de quarante à quarante-cinq ans, belle encore, mais déjà flétrie.

Au bout de dix minutes à peu près, tous les deux atteignaient la septuple rangée d'arbres quai séculaires qui formaient la promenade du Laméda.

Le Laméda et le Paseo étaient jadis et sont encore aujourd'hui les Champs Elysées et le bois de Boulogne de la Havane.

Dans le premier moment, Tancrede se dit que si la mulâtresse désirait envelopper de mystère l'entretien qu'elle allait avoir avec lui, il était impossible de choisir un endroit plus complètement défavorable pour cet entretien.

En effet, toute la cohue élégante et galante de la ville semblait s'être donné rendez-vous au Laméda ce soir-là.

Les belles et riches Havanaises de l'aristocratie passaient et repassaient dans leurs volantes ou dans les palanquins, avec des écouteaux de valets et d'esclaves portant des torches, des flambeaux, des lanternes en verres de couleurs ou en papier teint.

Bref, la promenade resplendissant de lumières, regorgeant de monde, de bruit et de mouvement, offrait un spectacle féérique, mais, nous le répétons, ne semblait nullement un lieu favorable pour une conversation confidentielle ; du moins telle était l'opinion de Tancrede.

Le jeune homme, d'ailleurs, ne tarda pas beaucoup à s'apercevoir qu'il s'était trompé, et il ne fit nulle difficulté d'en convenir vis à vis de lui-même.

La mulâtresse, après avoir traversé le Laméda dans toute sa longueur, atteignit un bouquet d'arbres situé en dehors de la promenade, dont il n'était séparé d'ailleurs que par une route assez large.

L'espace circulaire que ces arbres couvraient de leur ombre épaisse semblait d'autant plus obscur que de vives lueurs rayonnaient près de là. Il était absolument désert, et nul indiscret ne pouvait s'en approcher sans être aperçu.

Un banc de pierre se trouvait placé au point central de ce massif de verdure.

La mulâtresse s'assit sur le banc et dit au Français :

“ Maintenant, nous pouvons causer, et personne ne viendra nous surprendre.

— Il s'agit entre nous de choses bien importantes et bien mystérieuses, pour que vous craigniez tant les espions ? demanda Tancrede.

— Il s'agit de la chose la plus importante qu'il y ait au monde...

— Laquelle ?

— L'honneur d'une dame.

— Ainsi c'est d'une dame qu'il est question ?

— Oui.

— Une dame que je connais ?

— Non, mais qui vous connaît, elle, et qui vous veut du bien ?

— Votre maîtresse, sans doute ?

— Vous l'avez dit... Ne croyez point, cependant, que je sois une esclave... je suis la nourrice de celle qui m'envoie... Mon dévouement pour elle est sans bornes, et je le prouve en ce moment...

— Où donc m'a-t-elle remarqué ?

— Elle vous le dira sans doute si vous le lui demandez. Moi, je ne sais rien. Je suis chargée d'une mission, je m'en acquitte... voilà tout...

— Votre maîtresse est jeune ?

— Elle n'a pas encore dix-huit ans.

— Jolie ?

— Une vraie perle de beauté !

— Mariée, ou libre ?

— Senor, vous m'en demandez bien long et je ne puis répondre...

— C'est juste, et ma question est indiscrette ! Enfin, cette dame, que désire-t-elle de moi ?

— Une entrevue secrète.

— Je suis un trop galant gentilhomme pour la lui refuser.

— Vous êtes Français, senor, cela dit tout ! ”

Cette louange adressée à la patrie absente fit battre le cœur de Tancrede.

“ Je suis prêt ! s'écria-t-il ; remettez-vous en marche, et, fussiez-vous me conduire en enfer, je vous y suivrais... ”

— Ce ne sont pas les portes de l'enfer que je vous ouvrirai, senor, ce sont celles du paradis.

— Raison de plus pour ne pas perdre un instant.

— Calmez cette impatience !

— Pourquoi donc ?

— L'entrevue ne saurait avoir lieu ce soir... ”

— Ah ! ” murmura le jeune homme avec un désappointement manifeste.

Puis il ajouta :

“ Mais enfin, combien durera mon attente ? Me ferez-vous longtemps languir ? ”

— Non, si vous ne refusez point de faire le serment que j'ai l'ordre de vous demander.

— Quel est ce serment ?

— Il faut me jurer, sur votre honneur de gentilhomme et sur votre foi de chrétien, que vous êtes libre et que votre cœur n'appartient point à une femme... ”

Tancrede garda le silence pendant un instant.

“ Eh quoi ! s'écria la mulâtresse, vous hésitez, senor.”

— Un serment, quel qu'il soit, est une chose grave et sacrée et je ne saurais jurer que mon cœur n'a jamais battu, répondit le Français, qui songeait à son commencement de passion pour Annunziata.

— Ma maîtresse ne songe point à vous interroger sur le passé... le passé ne la regarde pas !... elle veut seulement savoir si maintenant vous êtes libre et si vous n'aimez personne.”

Tancrede s'interrogea.

Il lui sembla que depuis le moment où il venait d'entendre parler de cette inconnue de dix-huit ans, vraie perle de beauté, qui lui voulait du bien, l'image de la fille de don José s'était effacée, comme s'efface le souvenir d'un rêve à l'heure du réveil.

Il en conclut que rien ne s'opposait à ce qu'il fit, en toute sûreté de conscience, le serment demandé.

“ Sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, dit-il, je jure que je suis libre et que mon cœur n'appartient à personne.

— C'est bien.

— Et maintenant, à quand le rendez-vous ?

— Demain soir.

— Qui me conduira ?

— Moi.

— Où vous trouverai-je ?

— A l'endroit même où nous sommes, sous ces arbres et sur ce banc.

— A quelle heure ?

— Au moment où les horloges de la ville sonneront huit heures, j'arriverai.

— Maintenant, senor, je vous quitte.

— Déjà ?

— Quel plaisir pouvez-vous trouver auprès de moi ? demanda la femme de couleur avec un sourire.

— Il me semble que votre présence me rapproche de celle dont, sans la connaître, et sur ce que-

vous m'en avez dit, je me sens déjà éperdument épris.

— Ah !... murmura la mulâtresse, on a bien raison de l'affirmer, les gentilshommes français sont les plus galants du monde entier !

Tancredi fouilla dans l'une de ses poches.

Il en tira deux onces d'or et il voulut les mettre dans la main de la mystérieuse messagère en lui disant :

— Prenez ceci pour l'amour de moi.

Mais la mulâtresse retira vivement sa main.

— Vous refusez ? murmura le jeune homme avec étonnement, car l'avidité des femmes de couleur est proverbiale.

— Oui, señor, je refuse. Ma maîtresse est riche et généreuse. Non-seulement elle ne me laisse manquer de rien, mais elle m'accable de ses bienfaits... d'ailleurs je la sers par dévouement et non par intérêt... Au revoir, señor.

La mulâtresse, en prononçant ces dernières paroles, traversa vivement la route, se perdit parmi la foule des promeneurs du Laméda et disparut aux yeux de Tancredi qui resta seul et stupéfait.

XVII

LE PREMIER RENDEZ-VOUS

Avons-nous besoin de dire que Tancredi ne ferma pas les yeux cette nuit-là, et que la journée du lendemain lui sembla ne devoir jamais finir ?...

Les secondes de cette interminable journée étaient longues comme des heures, les minutes comme des mois, les heures comme des années ! le jeune homme passait son temps à regarder sa montre, il la croyait arrêtée, en se persuadant que les aiguilles ne marchaient pas sur le cadran d'émail ; il l'approchait de son oreille et il frappait du pied avec colère en entendant son tic tac régulier et monotone.

Enfin le soir arriva.

Tancredi, assis sur le banc de pierre formant le centre du massif de verdure isolé que nous connaissons, murmura :

— Encore une demi-heure !... un siècle !...

La cloche d'un couvent situé à une très-faible distance de la promenade sonna huit heures.

A cet instant précis, une sorte de fantôme sombre, une forme indistincte, dont le Français n'avait point deviné l'approche, sembla surgir comme par enchantement au milieu des troncs d'arbres.

En même temps une voix que Tancredi reconnut aussitôt pour celle de la mulâtresse, murmura :

— Je suis exacte, señor, vous le voyez, puisque le deuxième coup de huit heures n'est pas sonné et que me voilà.

— Enfin !... s'écria Tancredi avec une sorte d'ivresse.

— Venez avec moi, señor.

— Quand arriverons-nous ?

— Bien-tôt.

La mulâtresse se remit en marche et traversa, suivie du Français, la promenade complètement déserte.

Arrivée sur l'extrême limite du Laméda, elle fit halte.

Tancredi était impatient de tout retard, il demanda :

— Qu'avez-vous donc ?

Au lieu de répondre, la mulâtresse approcha de ses lèvres un petit sifflet de métal dont elle tira un son doux et prolongé.

Ce sifflement était un signal, car à une faible distance retentit un bruit sourd, régulier, qui se rapprocha rapidement.

Le trot allongé d'un cheval et le roulement d'une voiture produisaient ce bruit.

Au bout de moins d'une minute, une volante dont les lanternes n'étaient point allumées s'arrêta devant nos deux personnages.

— Montez, dit la mulâtresse.

Tancredi s'élança sur les coussins, la femme de couleur prit place à côté de lui, et, sans qu'une parole eût été prononcée, la volante repartit.

Contrairement aux usages de la Havane, le caléséro avait son itinéraire tracé d'avance, car la mulâtresse ne lui indiquait en aucune façon le chemin à suivre. Le cheval, sans ralentir la rapidité

de son allure, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, et la volante s'engageait au milieu d'un réseau de rues petites et grandes, réseau plus inextricable et plus embrouillé que le lin sur la quenouille d'une fileuse hollandaise.

Enfin l'attelage atteignit une sorte d'avenue bordée d'un côté comme de l'autre par des murs de jardins. Les branches vigoureuses des arbres touffus dépassaient ces murailles et se rejoignaient de manière à former une voûte au-dessus du chemin.

— Approchons-nous ? demanda Tancredi.

— Nous faisons mieux que d'approcher... nous arrivons ; répondit la mulâtresse.

Puis elle ajouta :

— Tournez votre visage de mon côté, je vous prie, señor.

Le jeune homme obéit machinalement.

Il sentit sur ses joues et sur son front le contact d'une étoffe de soie.

— Que faites-vous donc ? murmura-t-il.

— Je vous bande les yeux, señor.

— A quoi bon ?

— Je n'ai rien à vous répondre, sinon qu'il faut qu'il en soit ainsi.

Un homme dont les yeux sont bandés est un homme désarmé. On peut le frapper par derrière ou en pleine poitrine sans qu'il lui soit possible d'opposer plus de résistance que celui dont les mains seraient attachées derrière le dos.

Tancredi se dit cela, et il éprouva un sentiment de défiance instinctive qui lui fit reculer brusquement la tête avant que le bandeau ne fût noué.

— Arrima ! cria la mulâtresse au caléséro.

Le cheval s'arrêta.

— Señor, reprit la femme de couleur, d'une voix sèche et dans laquelle se devinaient des nuances d'ironie et de dédain, s'il ne vous convient point d'avoir les yeux bandés, si vous craignez quelque piège... enfin si vous reculez, vous n'avez qu'un mot à dire. Nous allons retourner à l'endroit où je vous ai pris tout à l'heure, et, lorsque ma maîtresse saura que vous avez eu peur, je vous jure qu'elle ne regrettera nullement l'entrevue de ce soir, et que votre souvenir s'effacera de son esprit et de son cœur sans y laisser de trace.

La mulâtresse parlait encore que déjà Tancredi rougissait de son hésitation passagère. — Je suis venu trop loin, pensait-il, pour ne point aller jusqu'au bout ! D'ailleurs, qu'ai-je à craindre ? personne ne me connaît à la Havane, et ceux qui m'attireraient dans un traquenard pour me dépouiller feraient une bien mauvaise affaire !

En même temps il dit à sa compagne :

— Voici mon visage... faites en ce que vous voudrez...

Le mouchoir de soie fut noué faiblement derrière sa tête.

— Ce bandeau tombera quand il en sera temps, fit la mulâtresse.

— Segua ! cria-t-elle au caléséro.

La volante repartit.

Au bout de trois ou quatre minutes elle s'arrêta de nouveau.

— Sommes-nous arrivés ? murmura le jeune homme.

— Oui. Je descends la première. Maintenant, appuyez-vous sur mon bras pour descendre à votre tour.

Tancredi entendit une clef grincer dans une serrure, et une porte orier lamentablement tournant sur ses gonds.

La mulâtresse le saisit par le bras et lui dit :

— Prenez garde ! il y a un seuil à franchir... Voilà qui est fait. Maintenant, marchez sans crainte.

Le Français suivait sa conductrice, qu'il entraîna rapidement.

Ses pieds foulaient le sable uni d'une allée de jardin ; de menues branches lui caressaient doucement le visage, une fraîcheur délicieuse semblait indiquer l'abri protecteur d'une végétation luxuriante.

Le jeune homme et la femme de couleur firent ainsi une centaine de pas, puis la mulâtresse ralentit sa marche et répéta :

— Prenez garde ! préparez-vous à monter, vous êtes en face d'un escalier de six marches...

Tancredi devina que cet escalier était un per-

ron. Il ne se trompait point, car, lorsqu'il eut escaladé les six marches, il entendit une nouvelle porte s'ouvrir, et ses pieds, au lieu de toucher de nouveau le sable, foulèrent des nattes d'une grande finesse. En même temps il respira un de ces parfums vagues et pénétrants qui parlent, non-seulement aux sens, mais à l'âme et à l'imagination, comme la musique.

Le Français sentit alors la main qui l'avait guidé jusque-là se détacher de son poignet.

La mulâtresse murmura :

— Attendez...

Des portes s'ouvrirent et se refermèrent ; puis un silence complet et profond régna.

Au bout de trois ou quatre minutes, la voix de la mulâtresse, semblant partir d'un point éloigné, retentit dans ce silence :

— Maintenant, señor, ôtez votre bandeau...

fit cette voix.

Tancredi n'attendait que ces paroles ; à peine avaient-elles été prononcées qu'il arrachait le mouchoir noué sur ses yeux et qu'il regardait avidement autour de lui.

D'abord il ne vit rien.

Il se trouvait dans une pièce si complètement obscure qu'il ne pouvait même en apprécier les dimensions. Au bout de quelques secondes d'examen, une faible traînée lumineuse sur la natte qui couvrait le plancher, lui apprit que la porte d'une pièce voisine n'était pas tout à fait fermée.

Il s'approcha de cette porte ; mais il hésitait à l'ouvrir, lorsqu'une voix qui lui sembla divinement douce et mélodieuse, et qui était en effet, murmura ces deux mots qui suspendirent les battements du cœur du Français :

— Entrez, señor...

Tancredi ouvrit ; il franchit le seuil et il s'arrêta, muet, ébloui, en proie à une sorte d'extase, car non-seulement tous ses rêves se trouvaient réalisés, mais encore la réalité dépassait de beaucoup les plus séduisantes promesses de l'imagination.

À ses regards s'offrait une chambre de moyenne grandeur, entièrement tendue de toile des Indes à dessins bizarres.

Tout autour de cette chambre dans des vases de Chine, se trouvaient des gerbes de fleurs dont les parfums capiteux enivraient comme des vins d'Espagne.

Quatre bougies, abritées sous des garde-brise en verre rose, répandaient une lueur voilée d'un effet délicieux.

A suivre

RANELAGH HARRIES' CLUB

Les membres du Ranelagh Harries' Club bien connu de Londres, Ang. connaissent ce qu'il y a de mieux, lorsque l'un d'eux écrit dans les termes suivants. M. W. F. Jeffries, membre du club dit : Je trouve que l'huile Saint-Jacob est le meilleur remède que j'ai jamais employé pour les entorses, les efforts, et la raideur des membres. Elle enlève rapidement la douleur, fait disparaître l'inflammation et son emploi pour frictionner les membres produira des effets remarquables notamment chez les athlètes. J'ajouterai que plusieurs de nos amis ont trouvé dans l'emploi de cette huile, la guérison du rhumatisme et des névralgies.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

A NOS LECTRICES

Nous attirons spécialement votre attention sur la beauté de notre assortiment, qui surpasse de beaucoup, les années précédentes : tels que chapeaux importés, oiseaux, sigrettes, chiffons, etc. Une visite est sollicitée.

MME H. POITRAS,
1889, rue Notre Dame.

UNE PREUVE

De l'efficacité des *Pilules Anti-Bilieu* de Dr Ed. Morin, est la faveur de plus en plus grande dont elles jouissent auprès du public ; elles ont prouvé qu'elles sont le remède par excellence contre toutes les affections provenant de la bile et des embarras gastriques, telles que : dyspepsie, jaunisse, migraine, brûlements d'estomac, constipation, etc. Ces pilules, entièrement végétales, sont un médicament sans saveur en même temps qu'un laxatif ou purgatif, selon la dose à laquelle on les emploie. Elles ne nécessitent pas de précautions, car avec elles, il n'y a aucun changement à faire aux habitudes quotidiennes. Sont vendues dans les principales pharmacies.

**La Banque Jacques-Cartier
DIVIDENDE NO 52**

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demie (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après le deux décembre prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.

A. L. DE MARTIGNY,
Dire. te. r-gerant.
Montréal, 29 octobre 1891.

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un DIVIDENDE de TROIS pour CENT (3 0/10), payable le premier jour de DECEMBRE PROCHAIN, a été déclaré pour le semestre courant ; sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport, seront en conséquence fermés du 20 au 30 novembre inclusivement.

U. GARAND,
Caisier.
Montréal, 20 Octobre 1891



TIRAGES EN NOVEMBRE 1891 4 et 18

3134 LOTS VALANT..... \$52,760
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demander les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant
51, rue St-Jacques, Montréal, Canada.

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'un âge déréglé de précocité ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.



Excursion Populaire

A LA
COTE DU PACIFIQUE

Des chars d'ortoirs pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8.15 hrs. p. m.

Ses 11 et 25 Novembre, 9 et 23 Decembre 1891

se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation.

Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St Jacques et aux Gares

W.M. F. EGG, Ag. Dist. Pass. D. McNICOLL, Ag. Gen. Pass.
MONTREAL.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN
Artiste-peintre.
N° 62, rue St-Jacques, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau choix et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blaury.

25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Eor., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué,
C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. T. Demers
J. A. Emery

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers agréés, nous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
E. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI DECEMBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$3 ; Demi, \$1.50 ; Quarts, \$0.75 ; Dixièmes \$0.30 ; Vingtième \$0.15.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons touses frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1893, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent dix-neuf.

"German Syrup"

G. Glover, droguiste, Watertown Wis. Voici l'opinion d'un homme qui tient une pharmacie, vend toutes sortes de médecines vient en contact directement avec les patients et leurs familles, et connaît mieux que tout autre comment se vendent les remèdes et quel est leur mérite. Il entend parler de tous les échecs et de tous les succès et peut en juger en conséquence. "Je ne connais aucune médecine pour la Toux, le Mal de Gorge ou l'Enrouement qui ait produit autant d'effet dans ma clientèle que le Sirop Allemand de Bosch. L'hiver dernier une dame entra dans mon magasin, elle avait un rhume très sérieux. Elle pouvait à peine parler et si les résultats n'étaient pas satisfaisants je lui dis que je n'exigerais rien. Quelques jours après elle revint, me paya le prix de la bouteille et me dit qu'à l'avenir elle en aurait toujours parce que quelques doses l'avaient soulagés.

Et je lui dis que quelques doses du Sirop Allemand lui donneraient du soulagement; mais elle n'avait pas confiance dans la médecine patentée. Je lui conseillai d'en prendre une bouteille. (7)

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1er ordre. Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés. J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeau

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

307, RUE ST-CATHERINE

Entre les rues Delcorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an, 18 fr.; six mois, 10 fr.; Union postale, un an, 20 fr.; six mois, 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France)

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 22—PROBLEME

Un individu entre chez un marchand de chaussures et achète une paire de souliers pour \$4.00. En paiement il donne un billet de banque de \$100.

Le marchand envoie changer le billet à la banque afin de remettre son change à l'acheteur qui reçoit donc \$96.

Le lendemain le banquier s'apercevant que le billet était faux le remet au marchand en le priant de lui rendre les \$100 obtenus, la veille, en échange du billet, ce qui est fait aussitôt au grand mécontentement du marchand qui constate que son individu est disparu.

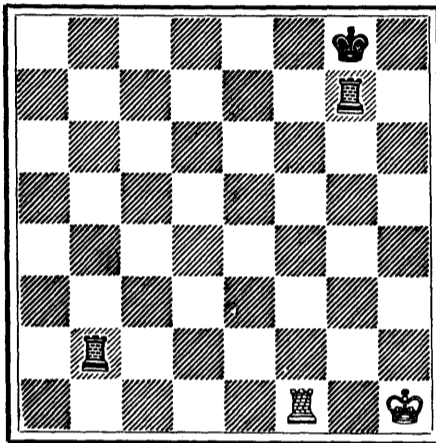
On demande quel est celui qui a le plus perdu dans ces transactions et quelle somme il a perdue.

No. 23.—CHARADE

Un bouillant animal fait voler mon premier.
Mon second, en musique, harmonise un gosier.
Du chêne audacieux, mon troisième est l'écorce.
Mon tout, sur les tréteaux, nous trompe et nous amuse.

FIN DE PARTIE No 14.—(De la *Stratégie raisonnée*)

Noirs—3 pièces



Blancs—2 pièces

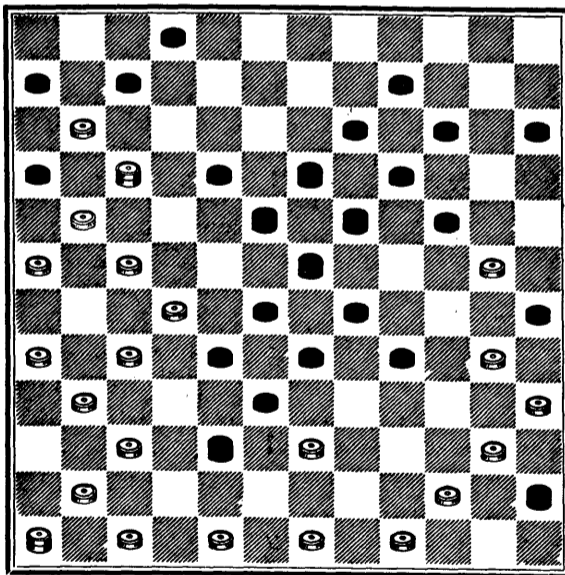
Les Blancs ou les Noirs jouent

Les Noirs gagnent toujours. Quand la tour blanche ne pourra plus donner échec sans se mettre en prise par une tour noire, le pat cessera d'être possible.

PROBLEME DE DAMES No 14

Composé par un Amateur, Ottawa

Noirs—24 pièces



Blancs—22 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 13

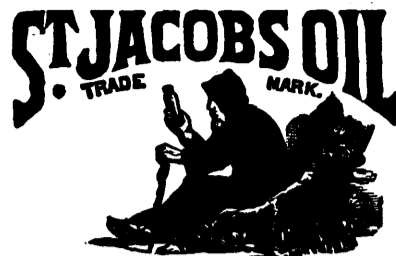
Blancs	Noirs
62 à 56	52 à 63
24 à 17	34 à 12
45 à 39	52 à 34
29 à 23	12 à 28
37 à 32	25 à 51

70 à 9 partie gagnée

SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 13

Blancs	Noirs
1 D 4 C	1 R 3 F (A)
2 D pr P, échec, etc. (A)	1 R 4 D (B)
2 F 6 F, échec, e.c. (B)	1 R 5 R (C)
2 F 6 F, échec, etc. (C)	1 P 3 R (D)
2 C 6 F, échec, etc. (D)	1 F 3 F (E)
2 F 6 F, échec, etc. (E)	1 T pr P ou C
2 D pr P, échec, etc. (F)	1 F

Problème de Dames.—J. A. Bleu (Nos 12 et 13), Montréal; Un amateur (No 13), Ottawa; A Bayard et Nap. Desautels (No 13), Montréal; Un amateur, Pointe-Gatineau (No 13); A Gohier, St-Henri (No 13).



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC. En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix. THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE 65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit: "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer!

Ayer's Sarsaparilla.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

DEMANDEZ NOS
Nouveaux BOAS en plumes

Nouvelle importation, vendus de
\$1 00 à \$4 00 chaque

COUPONS DE GARNITURES

Nos coupons de passementeries pour garnitures de robes sont un grand succès. Tous ces coupons se vendent pour la moitié de leur valeur réelle.

FRANGES NOIRES EN SOIE

Le plus grand assortiment de franges noires à 1/2 mètre, vendues de 30c à \$4 50 la verge.

FOULARDS EN SOIE POUR DAMES

Notre assortiment de foulards en soie pour dames est des mieux assortis. Les dames trouveront un bon foulard dans les prix de 25c à \$5.00 chaque.

RUBANS DE TOUTES SORTES

Voyez nos coupons de rubans contenant de une (1) à trois franges, vendus 10c les coupons.

JOHN MURPHY & CIE

Sois des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2192 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour FORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

possède le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcoilhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Maack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les moroses de 10c.

J. G. Yox,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle très Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs, Département, 18 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Oll. Delagrave 15, rue d'Orléans, Paris (France)

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenus pour l'année 1890..... \$2,001,983 97
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 80

BUREAU A MONTREAL, 14 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

25511

LA FORCE, VOILA CE QUE CONTIENT

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Une livre de Johnston's Fluid Beef contient autant de principes nutritifs que quatorze livres et un quart de bon beefsteak

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

97—RUE SAINT-LAURENT—97

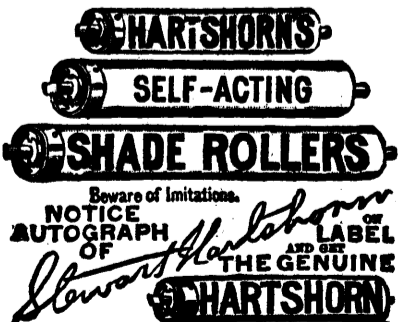


LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Carrière de Manville, R. 1, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais déçidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à l'ordre. Une visite est sollicitée aux salies

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Sur nommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

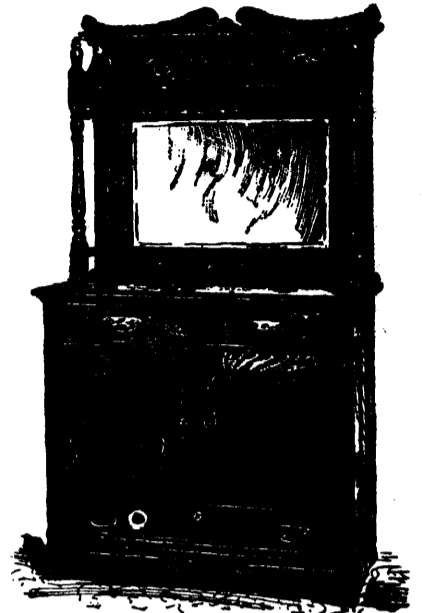
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache, P.Q.

RENAUD, KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

eulemen \$32.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix: 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

BAUME NASAL

NE FAILLIT
C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant. Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats laiteux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, (frais de poste payés sur réception du prix (50c. u \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

THIS PAPER may be found on the 24th Oct. at the following addresses: Montreal: J. G. Yox, 1898 St. Catherine St. Quebec: J. G. Yox, 1898 St. Catherine St. Toronto: J. G. Yox, 1898 St. Catherine St.